

# L'ILLUSTRATION

## JOURNAL UNIVERSEL

N° 2682

SAMEDI 23 DECEMBRE 1893

*Prix du Numéro : 75 centimes.*

### ABONNEMENTS

**FRANCE**

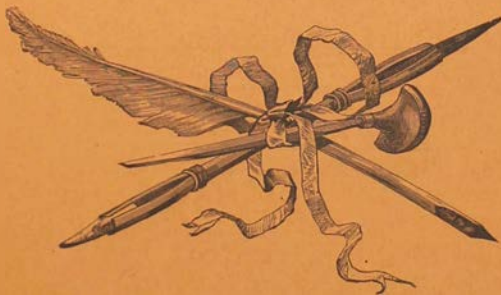
PARIS, DÉPARTEMENTS ET ALGERIE

Un an, 36 fr. — Six mois, 18 fr. — Trois mois, 9 fr.

**ETRANGER**

PAYS FAISANT PARTIE DE L'UNION POSTALE

Un an, 44 fr. — Six mois, 22 fr. — Trois mois, 11 fr.

**PARIS****BUREAUX : 13, RUE SAINT-GEORGES**

Les annonces sont reçues chez } MM. AUDBOURG et C<sup>ie</sup>, 10, place de la Bourse;  
 M. A. LAHURE, 9, rue de Fleurus;  
 Et aux BUREAUX DU JOURNAL, 13, rue Saint-Georges.

**AVIS RHUM ST-JAMES** de provenance authentique des célèbres Plantations de St-James, se vend exclusivement en bouteilles carrées.

Fruit laxatif rafraîchissant  
**TAMAR INDIEN GRILLON**  
 très agréable à prendre contre  
**CONSTIPATION**  
 Hémorroïdes; Bile, Manque d'appétit, Embarras gastrique et intestinal, migraine en provenant  
 PHARMACIE E. GRILLON, 28, rue Grammont, Paris.  
 Boîte : 2,50

VÉRITABLE EXTRAIT DE VIANDE  
**LEBIBIG**  
 INDISPENSABLE DANS TOUTE BONNE CUISINE

**ÉTRENNES • 55 francs AU LIEU DE 200**  
 Jusqu'au 15 Janvier 1894 seulement  
 La Maison DESLINIÈRES, 20, Boulevard St-Martin, Paris, vendra au prix de 55 fr. Machine à Coudre système AVRIAL de luxe vendue habituellement 70 fr.  
 Cette réduction est d'autant plus appréciable que la Machine à Coudre AVRIAL à navette et à pédale vaut tout autant que les machines vendues jusqu'à ce jour 150, 200 fr. et plus. Elle coud dans la perfection la mousseline, la lingerie, le drap mince ou épais, le feutre et même le cuir.  
**AUX PERSONNES QUI DOUTERAIENT** de la possibilité d'obtenir de tels résultats avec une machine de ce prix la Maison L. DESLINIÈRES, offre de faire des expériences comparatives avec n'importe quelle autre machine vendue 150 et 200 fr. Tous les travaux exécutés par ces dernières seront faits aussi vite et aussi bien par la MACHINE AVRIAL.  
 Une enfant apprend à s'en servir en deux leçons ou en lisant simplement l'instruction jointe à chaque machine.  
**ENVOI GRATIS ET FRANCO DU CATALOGUE ILLUSTRÉ**  
 contre mandat-poste, ajouter 2 francs pour recevoir franco la machine et son coffret.

**GRUBER & C<sup>ie</sup>** BRASSERIES A STRASBOURG ET MELUN  
 BOCK-ALE : 70 c. la Bouteille — 35 c. la 1/2 Bouteille.  
 CONSERVE : 60 c. la Bouteille — 30 c. la 1/2 Bouteille.  
 Verre en plus, 25 cent. remboursés à la reprise.  
 LIVRAISON A DOMICILE  
 Maison à PARIS : 82-84, boulevard Voltaire, 82-84.

**LAROUSSE**  
 La plus complète des Encyclopédies françaises, celle qui rend le plus de services — Br. 650 f. Nol. 750 f.  
 Demander spécimen et liste des principaux articles.  
 LIBRAIRIE LAROUSSE, rue Montparnasse, PARIS

**PURETÉ DU TEINT** rendu et conservé par le  
**LAIT ANTEPHELIQUE** ou Lait Candès  
 DATE DE 1849  
 10, B<sup>is</sup>-St-Denis, PARIS, et chez Part. et Coût.

LA SEMAINE COMIQUE, par Henriot



— Moun explosif à moi, il est si terrible, si dangereux, si effrayant.. il amènerait tant de catastrophes que ze vous demande oune million!  
 — Pour la formule?  
 — Non.. pour ne pas la donner!



Projet de député-cuirassé par un honorable « qui n'a pas peur d'avoir peur.. »



Spirituelle plaisanterie à faire par les domestiques, à la fin des diners :  
 D'une voix vengeresse. — La v'là.. la bombe!.. la voilà bien!



— Le candidat vous a-t-il promis ou donné de l'argent?  
 — Non.. mais on m'avait laissé entendre que peut-être ben il en donnerait!  
 — Et il ne vous en a pas donné?.. il y a là une véritable escroquerie!

**LE PETIT JARDIN ILLUSTRÉ**  
 13, Rue de Bruxelles, PARIS  
**5 fr. Le Numéro (15 Pages) 10 c.**  
 Le seul journal de jardinage pratique paraissant chaque semaine. Traite toutes les questions se rapportant au jardinage, aux plantes de serres, d'appartement, etc. — ENVOI FRANCO D'UN NUMÉRO SPÉCIMEN.

**PARAKAN SALAK** JAVA ASSAM  
 MARQUE DÉPOSÉE  
 DEMANDEZ PARTOUT le THÉ PARAKAN SALAK  
 Exiger la marque ci-contre.

**NOËL!** trésor mélodique pour cithare! 10 compositions origin. Prix : 8 fr. nets. Envoyez m.-p. à M. Théodore SCHULZ, à Kirchstetten, 29 (Autriche).

**NE COUPEZ PLUS VOS CORS**  
 Guéris m Garantie et sans danger par le **CORICIDE RUSSE**  
 Il existe des contrefaçons inefficaces et dangereuses, exigez sur chaque flacon le mot **CORICIDE** déposé au Tribunal de Commerce et l'adresse du Dépôt Général : PHAR<sup>MA</sup> CENTRALE, 50 et 52, faub. Montmartre, Paris. P<sup>re</sup> mand. ou timb. Flac. 2 fr. — 1/2 flac. 1 fr. 20

**ASTHME** Catarrhe de la Voix Cigarettes **ESPIC**  
 Boîte 2 fr. Poudre

**LIRE AU LIT** Nickelée, lumière dirigable égale à Bougies, brûle huile ou gaz, s'installe facilement. Envoies avec notices contre mandat-poste. Paris 10/65, Province 11/90  
**DECODUN, Paris.**  
 101, Faub<sup>is</sup> St-Denis.

**BILLARDS & BANDES AMERICAINES** de BRUNSWICK-BALKE-COLENDER Co, les seuls employés par VIGNAUX. Agents pour l'Europe, L. et P. KASTOR, 24, Boulevard des Capucines, PARIS.

**INSTITUTION CHEVALLIER**  
 Rue du Cardinal-Lemoine, 65, PARIS  
 4353 ADMISSIONS AUX BACCALURÉATS  
 1886-87, deux cent soixante-deux élèves reçus.  
 1887-88, deux cent soixante-trois élèves reçus.  
 1888-89, deux cent cinquante-neuf élèves reçus.  
 1889-90, deux cent soixante-dix élèves reçus.  
 1891-92, deux cent soixante-trois élèves reçus.  
 L'Institution doit ses succès à sa discipline et à la large organisation de son enseignement.  
 Cours d'ENSEIGNEMENT MODERNE. — Préparation à l'INSTITUT AGRONOME. — Cours SPÉCIAUX POUR AVRIL.

**VIN de VIAL**  
 AU QUINA, SUC de VIANDE et PHOSPHATE DE CHAUX  
 Le plus ÉNERGIQUE et le plus COMPLET des RECONSTITUANTS  
 VIAL, 14, r. Bourbon, L'ON, et toutes pharmacies

**MONTRES REDIER**  
 Grand Prix Expos. Univ<sup>elle</sup> 1878, Paris  
 Marche, fonctions et régularité parfaites.  
**ASTRONOMIQUE** indiquant heures, minutes et secondes  
 Bois et Phases lunaires, Changements automat. infailibles  
 NICKEL... 33' ARGENT... 48'  
 ACIER... 38' OR... 200'  
 Catalog. Illustr. P<sup>re</sup> 139, Bou<sup>levard</sup> Sébastopol, Paris.

**AS FILAU PATRIOTE**  
 MARQUE DÉPOSÉE  
 Dans toutes les maisons de mercerie, demandez le **FIL AU PATRIOTE** et réclamez le calendrier offert aux acheteurs.

**FABRIQUE DE PASSEMENTERIES**  
 Pour Ameublements  
**A. LOUVET**  
 Paris — 27, rue des Bons-Enfants — Paris  
 FRANGES — EMBRASSES — GALONS

**Étrennes : VINCENT FILS**  
 31, rue du Château-d'Eau, Paris  
 CHARRETTES ANGLAISES : Charrettes mécaniques attelées d'un cheval. Voitures de poupées. Tricycles et bicyclettes. Chèvres vivantes. Catalogue Jouets franco.

**POUDRES SACHETS**  
 5, Faubourg Saint-Honoré, Paris  
**HENRY - A LA PENSÉE**  
 Catalogue Parfumé envoyé franco.

Nouvelle **Machine à Coudre Américaine**  
**DAVIS**  
 La seule Entraînement Vertical LA PERFECTION POUR LA FAMILLE ET L'ATELIER  
 Se vend dans les 1<sup>res</sup> Maisons de Province.  
 AGENCE CENTRALE A PARIS  
 M<sup>onsieur</sup> V. ANDRÉ 48, B<sup>oulevard</sup> Sébastopol, 48

# L'ILLUSTRATION

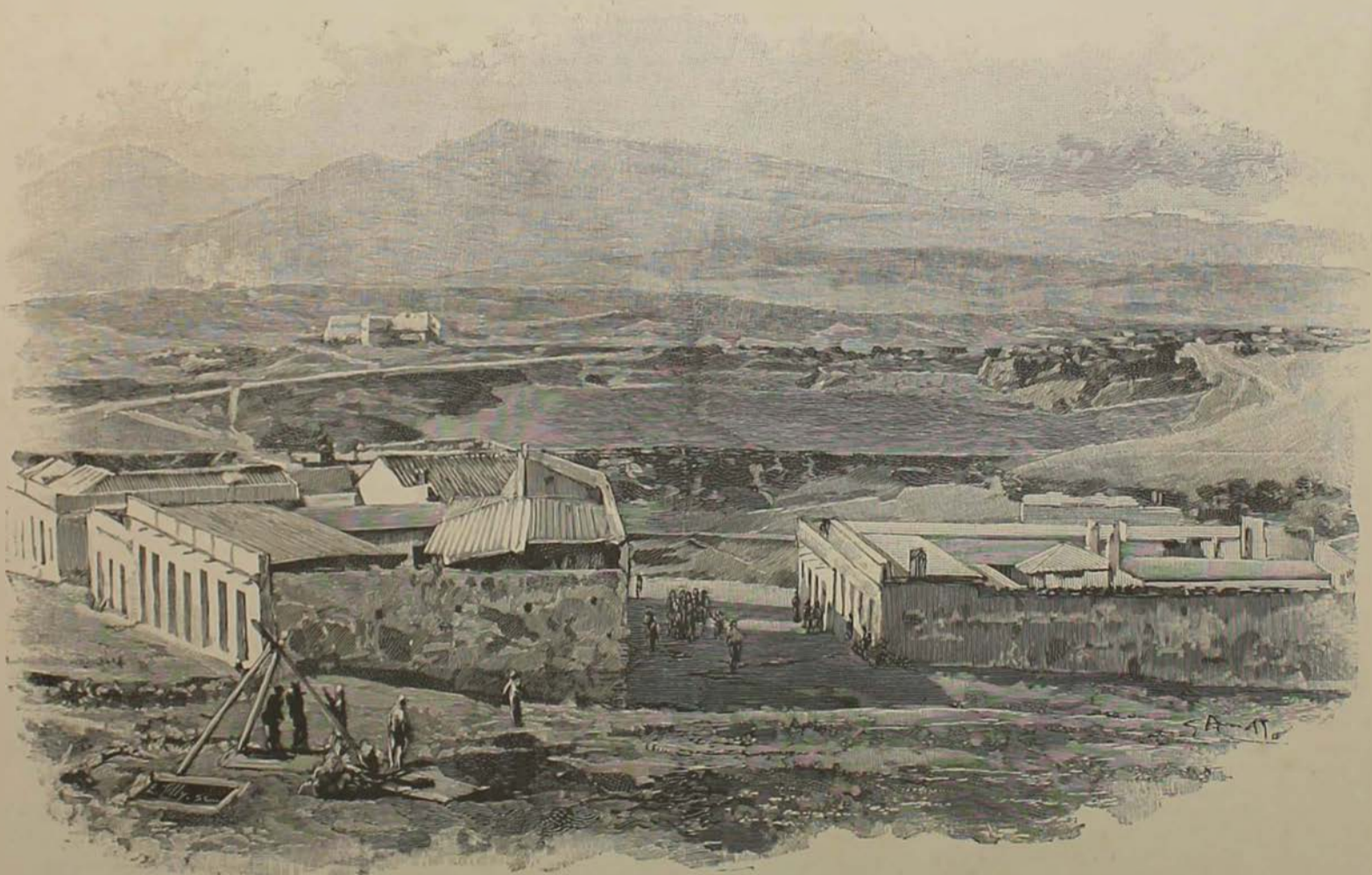
Prix du numéro : 75 cent.

SAMEDI 23 DÉCEMBRE 1893

51<sup>e</sup> Année. — N<sup>o</sup> 2652

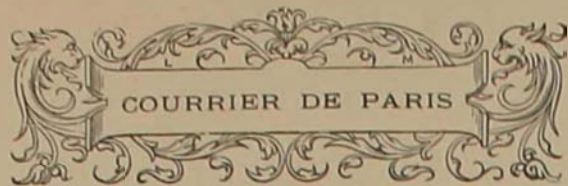


L'ESPAGNE AU MAROC. — Marchande de beignets, à Melilla.



L'ESPAGNE AU MAROC. — Le faubourg du Polygone : vue prise du fort de Cabrerizas-Bajas.

Photographies de notre envoyé spécial, M. Meys.



Les anarchistes ne sont pas niais. Ils disent avoir inventé la propagande *par le fait*. Mais ils savaient bien qu'à cette propagande-la, la presse, avide de nouveautés, ajouterait la propagande *par la réclame*. Ouvrez un journal quelconque. Il y est longuement question du sympathique Vaillant. Je sais par le menu ce qu'il a mangé à son déjeuner, le nombre d'heures pendant lesquelles il a dormi et ce qu'il a dit avant de se coucher. Le *Mémorial de la Santé* fait pendant — et fait tort au *Mémorial de Sainte-Hélène*.

Il nous donne d'ailleurs toutes les opinions intimes et les paroles historiques de l'anarchiste.

*Question religieuse.* Vaillant consent à aller à la messe et à ne pas troubler l'office : « Pourquoi ferais-je du *potin*? Ils sont bien libres de faire ce qu'ils veulent, ces gens-là! »

*Question sociale.* Le gardien qui veille le prisonnier semble inquiet en le voyant se lever de son lit brusquement : « Oh! ne craignez rien! Ce n'est pas à un pauvre homme comme vous que j'en veux, mais à la société tout entière! Vous êtes une de ses victimes comme moi! »

*Question littéraire.* Vaillant lit M. Thiers, l'*Histoire du Consulat et de l'Empire*. « Ah! ce Bonaparte! ah! la vache! Quelle vache que ce Bonaparte! »

Voilà un jugement inattendu, mais simple. Stendhal disait de Napoléon : « Il a quatre-vingt mille hommes de rente par an. » Et il était par là aussi sévère que l'anarchiste du Palais-Bourbon, mais, moins réaliste, moins fin-de-siècle. *La vache!* M. Rochard, qui modifie le texte du *Napoléon* de la Porte-Saint-Martin selon les impressions du public, pourrait introduire, quelque soir, la version du compagnon Vaillant dans le drame de M. Martin-Laya.

Toujours est-il que l'année va finir sur cette émotion dramatique. La police traque les anarchistes, les anarchistes dépitent la police. Et le public s'habitue à ce sport comme à tout autre spectacle, celui-ci étant d'ailleurs plus intéressant.

On en vient, à bien regarder ce qui se passe, à ne point trop plaindre ceux qui ne voient plus rien. C'est au pauvre Guy de Maupassant que je songe. Son nom vient de paraître une dernière fois sur une couverture imprimée : *Vente aux enchères particulières après le décès de M. Guy de Maupassant*. Hôtel Drouot, salle 5. Oh! le post-scriptum de la gloire! Ce catalogue d'une vente posthume était tristement sommaire : quelques tableaux, quelques meubles, des tapisseries, des faïences... Mais, dans le choix de ces aquarelles, on sentait encore la personnalité même de l'admirable écrivain. Tel *Braconnier à l'affût* d'Hippolyte Bellangé disait sa passion pour la chasse; la *Mer dans le midi*, pastel de Gervex, rappelait ses échappées vers la « grande bleue », ses voyages sur le yacht *Bel Ami*. Un paysage normand de Guillemet nous redisait tous les beaux contes ruraux d'autrefois. Et n'y avait-il pas un roman dans le dessin rehaussé de Léon Olivé : *Portrait de dame*?

Mais ce qui m'a le plus ému dans ce petit catalogue mortuaire, c'est, après les pendules ou les statuettes, le groupe de Rodin, les appliques de Delft, les lampes en cuivre ouvragé dans le goût oriental, la dernière ligne de cette nomenclature funèbre : *Un tricycle de Humbert*. Ces quelques mots me rendaient Guy de Maupassant debout et parcourant les routes sous le soleil cru, enragé d'exercices violents, dans toute l'exubérance de sa vitalité et de sa force. Un tricycle! Le tricycle de Maupassant! Tout est fini, pauvre garçon, et cela ne pèse pas plus que de la vieille ferraille! Non, décidément je ne sais pas beaucoup de destinées plus tristes que celle de l'auteur du *Horta*. Le *Horta*! L'inconnu qui l'attrait, le mystère qui le hantait! Guy de Maupassant devait croire au magnétisme et voilà que le magnétisme redevient à la mode. On se remet à faire tourner les tables. Ce fut, il y a trente ans, une fureur, puis la manie était passée. On y revient. Des tables tournantes seront une des distractions de cet hiver. On fera tourner les guéridons où l'on sert les *five o'clock teas*.

Mon Dieu, c'est une distraction comme une autre, mais, à tout prendre, elle est malsaine. Interroger

un esprit enfermé dans les pieds d'une table, cela fait toujours passer une heure ou deux, mais à la condition de ne pas trop prendre au sérieux les communications de ces gens de l'autre monde. Ils sont fréquemment ennuyeux et répondent par des sottises. La publication des œuvres posthumes de nos grands écrivains devrait être limitée aux œuvres écrites. Mais quand, à travers une table qui tourne et qui parle, on reçoit de Voltaire des communications dignes de Joerisse, il devrait y avoir une loi pour s'opposer à ces bavardages.

J'en ai tant et tant entendu de ces niaiseries débitées par nos grands hommes, et cela par l'entremise des tables! Les *Propos de table* de Victor Hugo ont été recueillis de sa bouche par des disciples. Mais je suis certain que les tables tournantes ont, depuis, fait tenir au poète des propos dont il rougirait. Et que de bêtises, grâce aux guéridons tournants, nos grands hommes vont dire cet hiver!

J'assistais naguère à l'évocation d'un esprit par une table. Cet esprit était un faubourien de Paris. Il répondait par phrases courtes :

— Vous m'embêtez!  
— Fichez-moi la paix!  
— Zut!

Une dame crut devoir dire :  
— Comme cet esprit est voyou!

Alors, ce fut terrible. J'ignore si l'esprit avait entendu. Cet esprit s'appelait, disait-il, Anatole. Mais Anatole répondit par un mot terriblement héroïque. L'assemblée féminine fut stupéfaite. J'engage les salons à ne pas trop évoquer Anatole. C'est un esprit qui ne dose pas ses mots. Il a dû fréquenter chez Bruant. Dans un salon et à travers une table de Boule, Anatole est visiblement déplacé. Seulement, voilà le malheur! Quand on fait tourner les tables on ne sait jamais qui l'on évoque, et quand on fait appel à un esprit on ne sait trop qui l'on invite. Il est légion cet Anatole! Il est fréquent. Et quand on les appelle par les tables, Montaigne et Montesquieu restent volontiers chez eux comme M. Clouffeur et c'est Anatole qui vient à leur place. Le diable emporte Anatole! Défez-vous d'Anatole, Mesdames, surtout si votre *five o'clock* magnétique est un peu *select*!

Mais vous savez quelle est l'autre mode, pour les hommes celle-là? Je ne parle pas de la mode napoléonienne qui devient une fureur, une folie telle que les partisans du prince Victor disent :

— Le retour est proche!

On raconte que l'ex-impératrice, faisant une promenade hors de l'Hôtel Continental avec le comte Joseph Primoli, s'arrêta très ému devant l'affiche de la Porte-Saint-Martin, arborant ce nom retentissant : *Napoléon*! Ce n'est point cependant parce que M. Philippe Garnier, l'ex-Justinien de Théodora, que double M. Desjardins, incarne l'empereur, que l'empire est proche. La plupart des célébrités contemporaines ont dû répondre naguère à la question posée par un journal :

— Que pensez-vous de la renaissance de la légende napoléonienne?

Pour bien faire, il eût suffi de répondre :

— Je pense qu'en dépit des pessimistes, des dégoûtés, des anarchistes et des bombifères il faut toujours que l'homme ait à admirer quelque chose! Quand il ne trouve pas à sa portée la réalité, il la rêve.

Bref, Napoléon est l'*homme du jour*, comme disait un reporter, l'autre matin. Mais cela ne signifie pas que lui seul soit à la mode. La nouveauté dont je voulais parler c'est le bracelet pour homme. Il va, paraît-il, être de bon ton de porter un bracelet à son poignet. C'est le prince de Galles qui a mis cette innovation à l'ordre du jour. En attendant qu'il gouverne l'Angleterre, le prince de Galles gouverne, en effet, la mode. La forme de ses chapeaux, la coupe de ses fracs, le métal et le dessin de ses pommes de canne, sont étudiés avec soin par les *swells* qui n'entendent pas retarder sur l'horloge du bon ton.

Homme d'esprit, le prince de Galles se plaît à cette suprématie qui en vaut une autre, surtout lorsqu'on n'en peut pas temporairement avoir une autre. Il ne dédaigne pas d'avoir quelques graves entretiens avec son tailleur, en attendant qu'il en ait avec lord Rosebery ou M. Gladstone. D'ailleurs ne donnant au *coupeur* en question que l'importance méritée par celui-ci. Un jour, dans un grand bal, le prince rencontre précisément un de ses *artistes en fracs*, et, en souriant, il lui demande s'il trouve la fête réussie.

— Oui, votre Altesse, répond l'autre. Oh! très brillante, la réunion, mais — comment dirai-je? — un peu mêlée!

— Ah! dame, fait alors le prince de Galles, en redevenant un peu souverain, il ne peut pas, mon cher, y avoir tel que des tailleurs!

Donc le prince de Galles a mis les bracelets à la mode. Il porte à son poignet gauche un bracelet d'or qui a appartenu à l'empereur Maximilien, l'archiduc d'Autriche. Et, pour imiter le prince de Galles, on va porter, à Londres et à Paris, des bracelets d'or. Je parle des élégants. Ces bracelets au poignet d'un homme font toujours un effet singulier, à moins qu'on ne dise : « Il y a un serment et un roman là! »

Où, jurer de garder, toujours rivé à sa chair, le bracelet donné par une femme! c'est joli, c'est intéressant. Mais c'est d'un genre aboli. M. Maxime du Camp a écrit une nouvelle, l'*Homme au bracelet d'or*, où l'on voit un héros d'amour ramassé mort sur un champ de bataille de Pologne, son sabre à la main et son bracelet au poignet. C'est d'une autre époque. Maupassant pourtant, qui avait un fond d'esprit romanesque, eût été capable de porter un de ces bracelets-la.

On pourra s'en offrir quelques-uns, puisque voilà les étrennes. Les boulevards vont être envahis, et les petits débitants des baraques font des rêves que les anarchistes devraient bien ne pas brutalement chasser.

Tout un monde d'espoirs tient dans ces dernières semaines de l'année et dans les premiers jours de l'an nouveau. Je ne connais pas encore le jouet nouveau qu'auront inventé les *biblotiers* des étrennes. Je parle du jouet populaire, du joujou de la rue, de celui que les camelots débitent en appelant la question du jour.

Les beaux jouets, les jouets des petits riches, ressemblent, cette année, à tous les jouets dorés, sculptés, enrubannés, peinturlurés, de toutes les années précédentes. Là, aucune innovation. J'ai noté cependant, en regardant les devantures des passages, un avocat qui plaide et un Méphistophélès qui chante. Un Méphisto, tout rouge, la plume rouge au bonnet, et râclant de la guitare sous les fenêtres de quelque vague Marguerite. Un souvenir du pauvre Gounod, sans nul doute. Oh! l'actualité! Elle se fait macabre!

Et l'avocat qui plaide? Pour le vendre comme actualité il faudra l'étiqueter : *Défenseur de Vaillant*.

Ces beaux jouets m'intéressent peu. J'attends l'apparition des humbles jouets des petits pauvres. Car je ne regarde pas le *Chambard*, le nouveau journal crié sur les boulevards, comme un joujou : — *Demandez le Chambard!*

C'est le cri de la fin de l'année. Il n'est pas harmonieux, il n'est pas gai. Mais c'est lui qu'on entend, pendant que les petites baraques se construisent et que les lampes électriques s'allument. 93 finit mélancoliquement.

RASTIGNAC.

## UNE COLONIE SOCIALISTE AU PÉROU

En 1853, Don José Rodriguez, Péruvien de naissance et socialiste par conviction, forma le projet de passer de la théorie à la pratique et d'appliquer à une organisation sociale nouvelle des conceptions dont il attendait d'heureux résultats. C'était un homme sincère, car il n'hésita pas à risquer dans cette aventure tout ce qu'il possédait. C'était un homme sensé, car la tentation ne lui vint pas de faire appel aux passions populaires et d'ameuter ceux qui n'avaient rien contre ceux qui possédaient quelque chose. C'était un homme réfléchi, car il comprit que le succès pouvait seul déterminer des adhésions sincères et que, tenant pour défectueux le milieu social dans lequel il se trouvait, il importait de s'en isoler et de tenter son expérience là où rien ne serait pour le gêner et la faire avorter.

Il n'était pas seul d'ailleurs fêru de cette idée, et sa propagande discrète avait groupé autour de lui un noyau de soixante-quinze adhérents, partageant ses vues et se déclarant prêts à le suivre. Il s'en fut donc trouver le ministre de l'intérieur et solliciter de lui la concession, à prix modéré, de grands terrains inoccupés dans la province du nord, sur les rives du Cototo. On n'eut garde de l'éconduire; le sol était en friche, le site désert et l'Etat estimait n'avoir qu'à gagner à cette tentative de colonisation. Pourvus d'outils et de semences, de chevaux et de bétail, de tentes et d'approvisionnements, les émigrants volontaires s'établirent sur leur territoire et se mirent à l'œuvre. Don José Rodriguez, qui avait

fourni la plus grande partie des fonds et conçu l'idée, fut nommé directeur de la colonie, à laquelle il donna le nom de *Buenos Amigos* : il en était aussi le législateur.

Il y a de cela quarante ans. Les débuts furent difficiles, mais les colons eurent raison des difficultés. Aujourd'hui, ils sont au nombre de plus d'un millier et les statistiques que nous avons sous les yeux constatent que les deux tiers sont Péruviens, Boliviens, Chiliens et Brésiliens; l'autre tiers se compose d'Allemands, d'Anglais et d'Américains du nord, ces derniers en petit nombre, une douzaine tout au plus. Aucun Français, Italien ou Scandinave ne se trouve au nombre des colons. L'élément ethnique espagnol est donc prépondérant, ainsi qu'il l'était au début, et le restera probablement. Dans le cours de ces quarante années, une organisation sociale s'est lentement dégagée des conceptions premières de Don José Rodriguez, des tâtonnements du début et de l'expérience pratique. Cette organisation est originale à coup sûr et le fait qu'elle compte déjà quarante années d'existence et se poursuit sans encombre est pour attirer l'attention.

L'idée première fut le socialisme pur et simple; elle est restée la clé de voûte de l'édifice. Non seulement le sol, les produits et les instruments de travail appartiennent à la communauté, mais aussi l'individu même, tant qu'il en fait partie, car il en peut sortir et en peut être exclu; quant à ses convictions religieuses, nul ne s'en enquiert, mais des lois sévères interdisent toute controverse religieuse et tout acte de prosélytisme. La colonie se recrute principalement par la natalité, mais les adeptes du dehors y peuvent entrer, à l'exception des Indiens et des nègres. Ils ne sont d'ailleurs admis qu'après une enquête sérieuse sur leurs antécédents et leur moralité, et aussi à la condition de verser à la caisse commune une somme de 500 piastres, 2,500 francs. A cela, deux raisons : la première est que, par le fait de leur admission, ils deviennent co-propriétaires de l'actif social, puis, que ce versement atteste à la fois la sincérité du nouveau venu, sa capacité antérieure en tant que travailleur et ses habitudes d'épargne.

Le mécanisme administratif se décompose en départements, divisions et sections. Chaque département contrôle un certain nombre de divisions et chaque division comprend un certain nombre de sections. Les départements, dont les attributions correspondent à celles de nos ministères, sont au nombre de quatre : département du travail, de l'éducation, du commerce et de l'hygiène. Réunis, ils constituent le « tribunal », et exercent les attributions dévolues ailleurs aux ministères des finances et de la justice. Le département du travail groupe autour de lui les divisions de l'agriculture, de l'élevage du bétail, des mines, des fabriques et des travaux publics; celui de l'éducation : les écoles, la musique et les arts; celui du commerce : l'importation, l'exportation et la répartition; celui de l'hygiène enfin : les logements, les hôpitaux et les enfants en bas âge. Chaque section élit son chef, les chefs de section nomment les directeurs, lesquels nomment à leur tour les chefs de départements, ou ministres. Les chefs de section et de division ne peuvent être déplacés que sur la requête de la majorité de leurs électeurs. Pour les chefs de département, il faut le vote de la majorité des membres de la communauté.

Rien de plus original que le système financier. Pour base, l'axiome suivant : le travail est l'argent; pour conséquence : l'heure, en tant qu'unité monétaire. Dans toutes les écoles, dans toutes les sections, une pancarte est affichée; on y lit :

Soixante minutes : une heure.  
Huit heures : un jour.  
Cinq jours : une semaine.  
Quatre semaines et 25<sup>e</sup> : un mois.  
Douze mois : une année.

D'après ce tableau se règle la circulation monétaire. Elle consiste en billets, de couleurs différentes, de même taille et de six dénominations, sur lesquels sont imprimés les mots : « minute », « heure », « jour », « semaine », « mois » et « année ». Ces billets sont contresignés et poinçonnés par le trésor. Chacun d'eux représente une valeur calculée d'après celle de l'heure, qui est, avons-nous dit, l'unité monétaire et qui est évaluée à 30 centavos, 1 fr. 50. Il en résulte la proportion suivante :

Le billet d'une minute représente : 2 centimes et demi.  
Le billet d'une heure : 1 fr. 50.  
Celui d'un jour : 12 francs.  
Celui d'une semaine : 60 francs.

Celui d'un mois : 264 francs.

Celui d'une année : 3,168 francs.

Les billets d'une minute constituent l'appoint nécessaire pour les petites transactions; ils permettent en outre de fractionner l'heure de travail et de tenir compte des excédents, si minimes soient-ils. Les billets sont remis en échange de tout travail fait : aucun adulte ne peut, sauf le cas de maladie ou d'impossibilité justifiée, s'exonérer de la tâche minimum de quatre heures par jour. Huit heures sont tenues pour le temps normal, mais quatre heures sont obligatoires. Celui qui ne les fournit pas est tenu à parfaire la différence le samedi ou le dimanche, et gare à lui s'il s'en acquitte mal ou mollement, un surveillant armé d'une lanterne de cuir le rappelle vertement au devoir. Ces heures imposées sont d'ailleurs payées au même taux que les autres.

Seule monnaie courante, les billets, émis par le trésor public, sont représentés par une encaisse métallique, de valeur supérieure, provenant de la vente des produits de la communauté, des bénéfices réalisés chaque année et de l'intérêt des réserves placées au dehors. La direction de l'exportation écoule, sur le marché de Lima notamment, et déduction faite des quantités nécessaires pour la consommation locale, les céréales et les laines, le beurre, les œufs, le bétail et les produits divers des champs, pâturages et vergers dont la superficie s'accroît à mesure que la population augmente et aussi le nombre des bras disponibles. La communauté possède également des mines, des carrières et des forêts, dont l'exploitation est lucrative, et aussi des fabriques d'articles de première nécessité. Le surplus est acheté au dehors, contre numéraire.

Chaque jour, des rations sont distribuées, les mêmes pour tous, mais chacun peut se procurer, au magasin de répartition, des suppléments de rations, des effets d'habillement, des meubles mêmes pour sa demeure, qu'il orne à sa guise, mais qui, comme le sol et les outils, appartient à la communauté. Ces objets lui sont livrés au prix de revient et il s'acquitte en billets. Désire-t-il enfin quitter la colonie, rentrer dans la vie commune, il le peut. On lui échange ses billets contre du numéraire; s'il est membre de la colonie depuis plus de trois ans, il reçoit en outre sa quote-part des profits calculée d'après la durée de sa participation.

Les unions sont libres. Aucune loi ne les réglemente, aucune cérémonie ne les consacre, aucune déclaration ne les atteste. Un homme et une femme se plaisent : ils vivent ensemble aussi longtemps que cela leur convient. Le refus de l'un des deux de continuer la vie commune entraîne, de droit, la rupture. Les enfants ne sont pas pour gêner, car ils ne vivent pas avec leurs parents et ne leur appartiennent pas, mais bien à la communauté, qui en prend soin dès avant leur naissance. La mère près d'accoucher est transportée dans un hospice spécial où elle reçoit les soins nécessaires et où elle allaite son nourrisson, dont on la sépare aussitôt qu'il est sevré. En bas âge, des matrones s'en occupent, puis l'école le prend et le garde jusqu'à ce que, devenu adulte, la communauté l'emploie et l'admette au nombre de ses membres; selon les aptitudes particulières dont il aura fait montre au cours de son éducation, il sera professeur ou comptable, manœuvre ou cultivateur, ouvrier de fabrique ou ingénieur. En ses capacités diverses, il ne sera ni plus ni moins payé que les autres et ses heures de travail auront même valeur.

Dans cette ruche toujours en activité l'on ne tolère aucun frêlon. Le paresseux en est impitoyablement exclu. La concession territoriale dont la communauté dispose est d'une superficie telle qu'il s'écoulera bien du temps avant que la totalité soit mise en valeur. Aussi, à aucune époque de l'année le travail ne chôme; dans les courts intervalles où la culture du sol et la rentrée des récoltes laissent des bras disponibles, ils sont immédiatement réquisitionnés pour construire ou réparer les habitations, pour faire ou refaire les routes et pour l'adduction des eaux. Le département de l'agriculture repasse alors à celui des travaux publics les ouvriers dont il n'a pas l'emploi et que celui-ci lui rend quand le travail des champs l'exige.

Depuis quelques années, la colonie de *Buenos Amigos* a entrepris d'amener dans la ville, au moyen d'un aqueduc, les eaux du Cototo. Sur leur long parcours ces eaux sont utilisées pour l'irrigation des champs, les pluies n'étant pas toujours suffisantes pour conjurer la sécheresse. Ce travail, une fois achevé, et il est près de l'être, assurera aux résidents une eau potable et courante d'excellente qualité et en assez grande abondance pour alimen-

ter des canaux latéraux au long des routes et aussi des fontaines publiques. Les rues sont larges, bien entretenues et d'une irréprochable propreté; les habitations sont simples, vastes et bien aérées. Seul, le bâtiment commun, où se réunissent les sections, divisions et départements, est de grandes proportions, construit en pierres de taille avec revêtement de marbre sur la façade. La pierre, comme le marbre, provient des carrières que la communauté possède et exploite. Tout compte fait, la colonie prospère et la tentative de Don José Rodriguez se poursuit sans encombre jusqu'ici.

Et le gouvernement, dira-t-on? Car enfin, ces unions libres, cette confiscation des enfants par la communauté, cette organisation socialiste, vont à l'encontre des lois établies. Le gouvernement... ferme les yeux et ouvre la main; les impôts sont régulièrement acquittés, les tribunaux ne sont saisis d'aucune plainte, et puis... tout cela se passe sur un territoire isolé et lointain. Le ministre de l'intérieur se dit qu'à tout prendre, on voit, ailleurs qu'à *Buenos Amigos*, des unions libres, des enfants qui ne connaissent pas leurs parents et dont nul n'a cure, tandis que là on les soigne, on les élève, on en fait des membres utiles de la communauté, et aussi que la mortalité en bas âge est plus faible qu'ailleurs et que chaque année l'on constate un remarquable excédent des naissances sur les décès. Enfin, tout ce monde vit en paix, les cultures s'étendent et le gouvernement péruvien estime que moins il se mêlera des affaires de la colonie, mieux cela vaudra, et pour elle et pour lui.

Une pareille entreprise n'était possible que dans le Nouveau-Monde, et à la condition de pouvoir acquérir, à bas prix, de grands espaces suffisamment fertiles. Ce qui est pour surprendre, c'est que son promoteur, ainsi que les deux tiers de ses adhérents, soit de race espagnole, plus réfractaire que d'autres aux idées socialistes; c'est que l'entreprise ait réussi et qu'après quarante années d'existence elle se poursuive. Il est vrai que Don José Rodriguez ne s'est pas inspiré des idées les plus avancées; il a fait d'utiles concessions à l'expérience, puis, à bien l'examiner, son succès est dû à la conception primitive sur laquelle tout repose : le travail. Il en a fait la pierre angulaire de son édifice, y ramenant tout; il a fait du travail l'équivalent de l'argent et, par une ingénieuse combinaison, l'argent lui-même. Il n'a pas dit : « A chacun selon ses besoins, » mais : « A chacun selon son travail »; il n'a pas prétendu supprimer la richesse, puisque, à *Buenos Amigos* comme ailleurs, le travail la donne et l'économie l'accroît, mais la misère, puisque chacun est astreint à une quantité d'heures obligatoires de travail qui assurent son existence. Enfin, il a pu mettre hors de sa colonie les fainéants qui consomment sans produire et empêcher d'y entrer des incapables, ce qui eût été difficile, pour ne pas dire impossible, ailleurs, où les fainéants et les incapables sont dans la place et n'ont d'autre souci que de vivre grassement aux frais de ceux qui travaillent.

C. DE VARIGNY.

## NOTES ET IMPRESSIONS

Une cohue d'hommes n'est pas plus une armée qu'un amas de documents n'est une histoire.

CAMILLE ROUSSET.

On ne trouve dans notre cher pays terrain si aride où la charité ne germe et ne produise ses admirables fruits.

CAMILLE ROUSSET.

Se confondre en protestations de gratitude et d'humilité, c'est encore parler de soi.

THUREAU-DANGIN.

La fatalité de la politique, c'est que ceux-là se calomnient souvent qui sont faits pour s'unir dans l'intérêt supérieur de la nation.

JULES CLARETIE.

Les critiques jugent le présent, mais l'avenir juge les critiques.

JULES CLARETIE.

Chacun s'imagine volontiers que la règle est faite pour tout le monde et l'exception pour soi.

Les choses nous déplaisent souvent parce qu'elles sont excellentes : elles humilient trop notre médiocrité.

G.-M. VALTOUR.

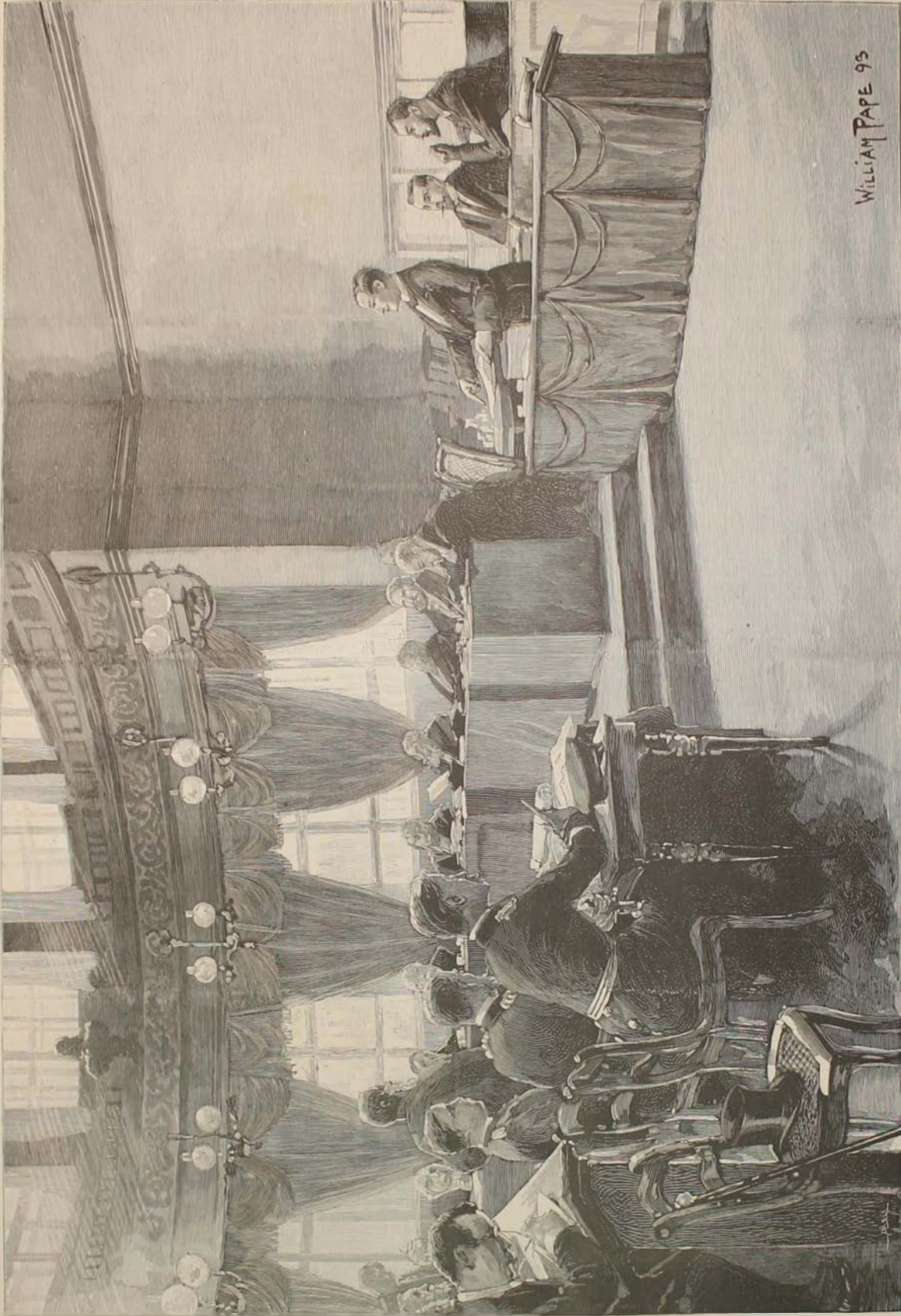


L'ESPAGNE AU MAROC. — Au camp de Melilla : la théorie du colonel.



L'ESPAGNE AU MAROC. — Melilla : le lavabo du quartier de cavalerie.

Photographies de notre envoyé spécial, M. Meys.



Officiers experts.  
 D<sup>r</sup> Rose.  
 LE PROCÈS DE LEIPZIG. — Comparution devant la Cour suprême de deux Français accusés d'espionnage : la plaidoirie. — Dessin d'après nature de M. William Pape.

Le défenseur M. Pützler  
 M. Deguy  
 N. Delguy, Malavas

WILLIAM PAPE 95

## LE RÉVEILLON

CONTE DE NOËL

Je vous vois venir, avec vos gros sabots : Noël ! le réveillon ! Vous flairerez quelque conte bien gras, ayant le fondant des foies de Toulouse ou de Strasbourg, et le croustillant des croûtes dorées, citadelles de la gourmandise ; vous avez la vision de chapelets de saucisses juteuses, de couronnes de boudins que marbre le lard rose, de montagnes de marennes, récoltées à Arcachon. Comme si Noël, fête symbolique de la divine Nativité, ne pouvait se présenter sous des dehors moins païens ! Ripailles, chansons à boire, bouchons sautant au plafond, mousse du champagne et mousse de l'esprit, fumet des dindes, encens des truffes, d'un côté. Mais, de l'autre, la crèche, et les grands boufs soufflant de leurs naseaux humides sur l'Enfant naissant, et le manteau de neige étendu sur la campagne engourdie, et les cloches tintant dans le lointain...

Qui vous dit que mon conte de Noël sera ce que vous croyez ? D'abord il se passe au mois de mars, ce qui n'est déjà pas si banal pour un conte de Noël ; ensuite il commence par une églogue, et finit...

Mais jamais auteur a-t-il commencé un récit par le dénouement ! Si je commettais cette faute, vous seriez capable de ne me lire que par à peu près, ce qui serait grandement dommage, car l'histoire, à des qualités qu'il ne m'appartient pas d'annoncer, joint celle d'être authentique et beaucoup plus édifiante que vos régals nocturnes et la lutte disproportionnée de vos estomacs impuissants contre une charcuterie vengeresse de la morale.

Ceci remonte à... une époque incertaine que je me garderai bien de préciser, j'étais jeune... alors, mars faisait des siennes ; c'est-à-dire qu'en Parisien pur sang, les petites léchettes de soleil posées ça et là sur les buissons bourgeonnant du bois de Boulogne et sur les marronniers des Tuileries avaient eu le don de me mettre en ébullition. Je courais, en pensée, par les prés, au-devant du printemps, afin de le rencontrer plus vite !

Tous pareils, les Parisiens. Prompts à célébrer les merveilles de leur cité glorieuse, à enfler la bouche en parlant de ses théâtres, de ses distractions raffinées autant qu'épuisantes... un rien leur sert de prétexte pour s'en aller vagabonder aux champs, humer les parfums enivrants de la luzerne en fleurs, et même l'odeur acre des fumiers.

Mon prétexte à moi, cette fois-là, était une partie de pêche à la ligne. Vous pensez quelle joie est, pour l'amateur — je fais l'aveu de ma faiblesse — ce retour de la saison aimable, qui lui permet de reprendre l'exercice de son art, après un repos forcé !

J'étais fébrile, je ne me tenais plus depuis la veille où l'excursion avait été décidée, de concert avec mon compagnon habituel — lequel était une compagne... une compagne légitime, s'il vous plaît, et qui n'en était pas moins leste, pimpante et gaie comme Musette et Mimi-Pinson réunies.

Le lieu de nos futurs exploits ? De moi seul connu. Malgré d'instantes supplications, je demeurai impénétrable. La surprise devait, selon mes vœux, ajouter aux plaisirs d'une journée pleine de promesses.

Réveil à l'aube, départ dans la direction de la gare de Vincennes, billets pris en cachette pour une destination mystérieuse, dissimulation qui me coûte quelques poils de barbe, mais passons. Le train roule...

— Nogent ! Nogent ! Les voyageurs pour Nogent !

— On va descendre ? demande ma jeune pêcheuse.

Mutisme ici, la trépidation, menaces, cris, tempête ; je me précipite sur la sonnette d'alarme pour sauver mes yeux.

— Joinville !

Et je ne bouge toujours pas. Ma partenaire se calme en songeant que La Varenne doit être notre Pôle Nord ; pour passer le temps, elle exige que je soumette les engins de pêche à son appréciation. Gravement, je sors de ma poche deux lignes que je déploie.

— Ça, des lignes ! s'écrie-t-elle, en accompagnant son exclamation d'un geste gamin.

Le fait est que... Figurez-vous un mètre, pas plus, de crin simple supportant à son extrémité un grain de plomb de la grosseur d'une tête d'épingle, un hameçon microscopique, et, au centre, un flotteur composé d'un petit bout de plume long d'environ 3 à 4 centimètres. Pas de gaules, aucun scion, nulle

canne rentrante, deux sous de vers de vase en tout... Déjà, c'est une mauvaise plaisanterie ; gare à mes yeux !

Et La Varenne qui est brûlée comme Joinville, comme Nogent : serais-je un mystificateur ?

Entrée en scène d'un pâté, ma forteresse. S'il n'y avait pas de gambades à travers les prés en perspective, quel besoin serait d'un pâté ? Or il y a un pâté, et du dessert, et du café moulu dans un cornet de papier. Donc nous allons camper, donc la partie de pêche n'est pas un leurre.

Le train stoppe à Villecresnes, trou ignoré, insignifiant, tout à fait quelconque, et je donne le signal du débarquement. Un groupe de maisons, la plaine, des bouquets d'arbres s'estompant au fond ; à droite et à gauche de grands champs de froment étendant leur nappe d'un vert noir intense jusqu'à l'horizon fermé par un rideau de bosquets. Nous traversons le village et y complétons nos provisions : du pain, des pommes ridées, une bouteille de vin cacheté, sans doute par prudence, pour ne pas faire tourner ses voisines à l'aigre !

Nous dépassons Villecresnes. En face, un gracieux vallon aux contours harmonieux, de vastes prairies où paissent de tranquilles animaux, des saules serpentant au-dessus des joncs.

Et la rivière ? Grave point d'interrogation, car, enfin, pour pêcher il faut une rivière ou quelque chose d'approchant. Je me réjouis — en dedans — de la mine de mon amie. Doit-elle faire contre fortune bon cœur, ou grincer des dents ? A tout risque je prends de l'avance ; c'est plus prudent.

Sept ou huit cent mètres de marche et je pousse un cri de victoire en plantant ma canne au bord de « ma » rivière, comme un drapeau. La frimousse éveillée de ma compagne passe par toutes les couleurs, et traduit les impressions les plus diverses. Je devine que, malgré des affirmations répétées et enthousiastes, elle cherche l'objet inaperçu de ma découverte.

— Oui, madame, lui dis-je sur un ton solennel, nous sommes arrivés. Cette rivière que vous voyez là est le Réveillon ; si vous vous montrez sage, docile, patiente, silencieuse, soit juste le contraire de ce qui vous distingue d'habitude, je vous promets, en dépit des apparences, une pêche absolument miraculeuse. Ce cours d'eau qui fait cligner vos yeux marquois et friser votre nez coquin à droit à tous vos respects, il figure sur la carte de l'état-major, et, mieux encore, il recèle une quantité incroyable de vérons et de goujons. Aux armes, citoyenne !... la friture nous tend les bras...

Cette figure, évidemment risquée, valut aux échos d'alentour le plus formidable éclat de rire qu'ils entendirent sans doute jamais, une bande de moineaux en prit l'éveil et des tourterelles qui s'en contaient, à vingt pas, dans un peuplier, s'envolèrent à tire d'ailes.

Je triomphais, mais il fallait justifier mon triomphe.

Rivière, cours d'eau, sont des mots peut-être un peu bien gros pour le Réveillon. Exactement ce qui, sous ce nom, coule sans bruit, sans un murmure même, au fond d'une des plus charmantes vallées de la Brie, est un simple ruisseau bordé d'aulnes, de ronces et de houblon sauvage. Enfin, en y regardant de près, l'eau est là, peu profonde, transparente, couverte par places de nénuphars ou dissimulée sous les roseaux.

Aller d'une rive à l'autre est une opération éminemment simple : point n'est besoin de pont. Un léger élan, un bond, et le Réveillon est franchi.

Et c'est dans cette espèce de rû imperceptible que je prétendais... ? Parfaitement.

Auparavant on mit la table et l'on dressa le couvert : un journal étendu sur l'herbe reçut le pâté dégagé de son enveloppe. Cette pièce de résistance fut attaquée avec fureur ; c'était bien son tour !

Dans le trou d'un vieux saule, installation de l'outillage pour faire le café à la mode arabe : une lampe à alcool, empruntée à l'épicier du village en même temps qu'une casserole en fer blanc, de l'eau du Réveillon — preuve qu'il y a de l'eau dans ma rivière — enfin, la poudre parfumée.

Le déjeuner est expédié ; maintenant, que la pêche commence !

D'un coup hardi de mon canif, une branche de saule tombe à nos pieds, c'est une gaule ; autre coup de canif et nous voilà fournis. Mes lignes tant ri ficulisées y sont adaptées, un ver de vase rubescent se trémousse, accroché à l'hameçon n° 20. On lance les engins de destruction : ça mord !

On tire... rien. Désolation des désolations !

Ma jeune pêcheuse impatientée quitte le pré pour

le bois voisin où elle s'obstine à chercher violettes et coucous.

Elle m'appelle, j'accours, je la ramène de force, vainqueur de résistances vaines. Les lignes étaient tranquillement restées dans l'eau. On les sort sans conviction... un goujon à chaque hameçon !

Le Réveillon est donc capable de receler une friture !

Seulement mes goujons sont des infiniment petits de goujons ; seulement aussi, puisqu'on les prend, c'est qu'il est possible de les prendre. Il s'agit de déployer une adresse toute japonaise. Ma grande expérience des hameçons et des appâts — ne souriez pas trop de ma présomption — me permet de juger la situation.

Je reconnais bientôt que nos victimes sont tellement petites qu'il faut tirer tout doucement quand elles mordillent et qu'on les attrape alors à la force... du ver de vase, où elles sont simplement suspendues, n'étant pas de taille à prétendre à l'hameçon lui-même. Qu'importe ! du moment qu'on en ramène à chaque instant. Aussi, malgré vingt fuites vers les bois tentateurs, arrivâmes-nous, en pêchant de notre mieux, à réunir la valeur d'une demi-livre de friture dans notre après-midi.

Une après-midi délicieuse pendant laquelle nous avions vécu notre rêve printanier dans la douce tiédeur d'une atmosphère enivrante. Le soleil disparaissant à son tour derrière les bouleaux et les chênes nous notifiait l'heure du retour. Las, heureux, émus, étroitement enlacés, nous revînmes à la station, après un long regard mouillé sur le mignon paysage, véritable cadre des bonheurs intimes et inoubliables, où la ligne grise des saules coupait si harmonieusement dans la pénombre le tapis vert des blés superbes...

Noël finit par venir dans cette aventure de Réveillon.

Il vient toujours en décembre : mars, avril, mai, un... deux... trois... comptez.

Partout dans la maison un remue-ménage extraordinaire, bouleversement complet, préparatifs inimaginables. Ici, avait-il été décidé après maintes conférences, couchera la grand-mère, celle qui arrivera comme une bombe, d'instinct, la première ; là, ma vieille tante Catissou qui nous a fait jurer de la prévenir — et il y a un bout d'héritage ; dans mon cabinet de travail, la marraine. Il n'est guère que moi qu'on n'a pas songé à caser. Je suis expulsé.

Mes fonctions, par contre, sont considérablement augmentées. Je suis déclaré responsable du contenu d'une immense armoire bondée de linge enrubanné de faveurs. Jamais je n'aurais cru qu'il en fallût tant, de béguins et de bavettes, pour ce petit monde-là. J'ai des ordres sévères, des instructions variées. On m'exerce à l'accomplissement de mes devoirs comme un bleu à la caserne. La pile à gauche, les langes ; au milieu, les petits fichus ; à côté, les couches, les brassières, les bandelettes de flanelle... C'est effrayant ! Je m'y perds. Mais comme, lorsque je m'y retrouve et que je fais bien mon service anticipé, on me paie d'un gros baiser, je m'applique énormément.

Les mois, les semaines s'écoulent. Le nouvel an est à nos portes. Qui sait ! Papa Janvier pensera peut-être à nous ? à moins que Noël lui-même...

Alors une idée baroque nous traverse la cervelle à tous deux, en même temps ; une superstition nous gagne... Noël... la crèche... les grands bœufs mugissants... le petit Jésus... Il faut que ce soit pour Noël.

Et c'est demain Noël, cette nuit : ma pauvrette pâlit... moi, le plus brave, je suis blême pour le moins... Vite des dépêches aux grands parents ; il n'est que temps.

Le docteur s'est prononcé. L'événement s'annonce bien. Pronostics rassurants... Pas une complication à redouter.

On me met galamment hors de la chambre. J'é-touffe. Je crois bien, il ne fait guère que 10 degrés au-dessous de zéro, et j'ai ouvert la fenêtre pour baigner mon front dans l'air glacial !

Tout à coup les cloches sonnent... Minuit... Noël... le petit Jésus... Mon cœur se serre, je ne vivrai pas une minute de plus dans cette incertitude. Je vais faire quelque folie quand on me rappelle... des murmures de joie, un sanglot... des larmes... de bonnes larmes de détente... une crèche... non, je me trompe, un berceau, nid de broderies et de dentelles, et la mère souriante me remontant le moral en me donnant à embrasser un héritier que le grand maman me dispute avec envie...

Quand je vous disais que mon histoire de Réveillon était bel et bien — un conte de Noël !

EDMOND RENOIR.

## LE SOCIALISME CHEZ LES ARAIGNÉES

Au moment où le socialisme, au dire de ses adeptes, est en train d'envahir les institutions publiques et privées, il est bien intéressant de rechercher les germes de ses principes chez les êtres infimes. Et là, on est frappé de voir que certains animaux sont arrivés à un degré de socialisme auquel l'humanité n'atteindra sans doute jamais. Rappelons seulement le cas des abeilles, des fourmis, des termites, où la belle devise : « Tous pour un, un pour tous », est appliquée dans toute sa rigueur.

Le plus curieux dans l'histoire du socialisme chez les animaux, c'est de voir la même tendance se manifester, à des degrés divers, pour ainsi dire, dans tous les groupes du règne animal, même ceux chez lesquels on serait le moins certain de les rencontrer. C'est ainsi, par exemple, que les araignées semblent réaliser le type du parfait égoïste : admirablement armées de crochets venimeux, portant en elles tout ce qu'il faut pour édifier leur demeure, elles semblent faites pour vivre solitaires. Se rencontrent-elles ? Elles se précipitent l'une sur l'autre et la plus forte dévore la plus faible. Ces instincts batailleurs se manifestent même au moment des amours, époque où cependant les plus égoïstes aiment à vivre à deux. Eh bien, cependant, chez diverses espèces de ces forbans, les idées socialistes se sont infiltrées peu à peu et les ont envahies tout entières.

Certaines araignées en effet, qui vivent séparées en temps ordinaires, peuvent quelquefois se rapprocher plus ou moins, vivre dans une communauté plus ou moins étroite. C'est ainsi que plusieurs *Chubiones*, au moment du froid, viennent hiverner sous les écorces, en y établissant leurs coques côte à côte. Certains *Allides* font de même sous les pierres. Il n'est pas rare non plus de voir, au-dessus des ruisseaux, les toiles étroitement enchevêtrées de l'*Epeira scolopetaria*. Voyant sans doute le danger qu'elles courent en risquant de tomber dans l'eau, ces araignées ont préféré se prêter mutuellement aide et assistance.

Mais, en somme, toutes ces associations ne sont que fortuites. Les associations constantes n'étaient jusqu'à ce jour que fort peu connues. Un voyageur du Paraguay, Azara, raconte cependant que, dans ce pays, « il y a une espèce d'araignée noirâtre de la grosseur d'un pois chiche, dont les individus vivent en société de plus de cent et qui construisent, en commun, un nid plus grand qu'un chapeau, qu'elles suspendent, par le haut de la calotte, à un grand arbre ou au faitage de quelque toit, de manière à ce qu'il soit abrité par le vent ; de là partent tout à l'entour un grand nombre de fils gros et blancs qui ont 50 ou 60 pieds de long. » Cette observation intéressante a été contrôlée, depuis, par MM. Berg et Holmberg.

M. Eugène Simon, dans un récent voyage au Venezuela, a décrit avec beaucoup de détails, trois

nouvelles araignées sociales, qui présentent cet intérêt de montrer une sociabilité à plusieurs degrés. Cette série montre en quelque sorte les étapes successives qu'ont suivies, dans les âges antérieurs, les araignées libres pour se former en république.

Tout le monde connaît ces grosses araignées, les *Epeires*, qui tendent des toiles si régulières dans les allées des jardins. Une espèce voisine, qui vit au Venezuela, l'*Epeira Bandelieri*, vit en temps ordinaire comme notre compatriote. Elle tend des toiles, isolée de ses voisines, construit et chasse pour son propre compte. Ce n'est qu'au moment de la ponte que plusieurs femelles se réunissent pour construire en commun, sur un buisson, une grande coque de tissu jaunâtre et laineux, dans laquelle elle s'enferment pour pondre et fabriquer leurs cocons. Ces coques renferment une dizaine de cocons bombés sur une de leurs faces, presque planes sur l'autre et attachés aux parois de la chambre incubatrice par un très court pédicule. Cinq ou six femelles se partagent les soins de la maternité. Quand les jeunes araignées sont suffisamment fortes, elles quittent sans doute le nid maternel, pour vivre chacune de leur côté.

Colonie de l'*Anelosimus socialis*.

Bien plus complète est la sociabilité chez l'*Anelosimus socialis*. Voici en effet ce qu'en dit M. E. Simon. Plusieurs centaines, souvent plusieurs milliers d'individus de cette espèce se réunissent pour filer une toile légère et transparente, mais de tissu serré et analogue à celui des toiles d'Agélines ; cette toile est de forme indéterminée, elle atteint parfois de grandes dimensions, et peut envelopper un caféier tout entier. Au premier abord, cette immense toile rappelle plutôt le travail de chenilles sociables que celui d'une araignée ; quand on a déchiré l'enveloppe extérieure, on voit que l'intérieur est divisé, par des cloisons de même tissu, en loges très irrégulières. Les araignées s'y promènent librement, se rencontrent en se palpant comme feraient des fourmis avec leurs antennes, et se mettent quelquefois à plusieurs pour dévorer une proie un peu volumineuse.

Enfin, chez l'*Uloborus republicanus*, la république devient aussi complète que possible, car chacun des habitants du nid travaille pour la communauté toute entière. Les Ulobores vivent plusieurs centaines ensemble et tendent une toile immense dont le centre, plus épais, est occupé principalement par les mâles et dont le pourtour est formé de toiles orbiculaires à rayons construits et habités par un seul individu. Il n'est pas rare de voir, dans les forêts, des clairières complètement oblitérées par ces immenses toiles. Quant un oiseau vient à les traverser de part en part, et c'est là un accident fréquent, plusieurs Ulobores se mettent de suite au travail pour réparer la brèche. La ponte paraît être presque simultanée pour toutes les femelles d'une même colonie ; à ce moment les mâles ont disparu, les femelles ont cessé de filer des toiles régulières, elles se tiennent sur le réseau central, à quelques centimètres les unes des autres, faisant

Portion de la toile de l'*Uloborus republicanus*.

la garde chacune à côté de son cocon et dans une immobilité complète. Le cocon est lui-même des plus singuliers et ressemble plus à un débris végétal accidentellement tombé qu'au travail d'une araignée. C'est un corps allongé, d'un brun lustré, étroit, tronqué et un peu échancré à la base qui est



Ulobores républicains veillant sur leur progéniture.

fixée aux fils par ses angles, ensuite élargi et presque parallèle. Les oiseaux qui passent prennent ces cocons pour des feuilles et ne cherchent pas à s'en nourrir, ce qu'ils ne manqueraient pas de faire s'ils en connaissaient le contenu succulent.

Comme on le voit, chez ces araignées du Venezuela, la sociabilité se présente à plusieurs degrés. Elle est temporaire et limitée à l'époque de la reproduction, chez les *Epeires*. Chez les *Anelosimes*, le travail est commun et semblable pour tous les individus de la république. Enfin chez les *Ulobores*, le travail commun n'exclut pas une certaine dose de travail individuel. Ces araignées ne sont pas arrivées à un degré de socialisme aussi parfait que chez les abeilles, mais, avec le temps, cela viendra.

HENRI COUPIN.

Nid de l'*Epeira de Bandelier*.



DOUANIERS ET CONTREBANDIERS. — Préparatifs de départ au chalet de la Ronde.

## DOUANIERS ET CONTREBANDIERS

A LA FRONTIÈRE SUISSE

Dans une précédente étude, nous avons montré comment se comportaient le douanier et le contrebandier, en guerre continuelle, à la frontière belge.

Là, le pays est plat. Une population ouvrière très dense circule constamment entre les deux pays que sépare seule une ligne idéale, conventionnelle, rendant presque illusoire les mesures de police.

Le contrebandier du Nord, servi en partie par ces circonstances, doit, par contre, marcher le plus souvent à découvert avec la plus grande vitesse possible.

A la frontière de l'Est, boisée, montagneuse, essentiellement accidentée, comme par exemple sur les bords du Doubs, les conditions changent du tout au tout; par ces sentiers de chèvres, par ces pics abrupts, par ces gorges sauvages, la vitesse ne peut guère entrer en ligne de compte : l'astuce pour déjouer une surveillance incessante, la force permettant de porter des fardeaux énormes, la remplaceront avec avantage.

Que de flair chez le contrebandier qui tient à dépister le douanier, chez le modeste et sûr préposé qui connaît son personnel de fraudeurs, ses tours, ses surprises, ses traits d'audace! Ils se couvent mutuellement des yeux, savent à une minute près et le départ d'une expédition et le départ d'une patrouille; c'est au plus fin.

La frontière, dans ces montagnes couvertes de sapins, est aussi déserte qu'autre part elle sera peuplée. On est admirablement renseigné sur ce qui s'y passe, et cela d'autant mieux qu'à portée de la voix d'un de nos postes, tout se passe au grand jour. Le contrebandier est, sur le territoire limitrophe de la France, un citoyen comme un autre, mieux vu qu'un autre parce que c'est un excellent client pour le commerçant chez lequel il va chercher sa charge. Or ce commerçant, très honorable, parfaitement correct, agissant au point de vue Suisse, dans le cadre des lois de son pays, n'habite pas toujours un village, il occupe parfois un chalet isolé. Il n'est pas difficile alors de noter les allées et venues des gens qui le fréquentent, pas plus qu'il n'est impossible de calculer le chemin que prendront ensuite les porteurs jusqu'au point précis qui les place sous notre juridiction.

Chalet cossu comme celui qui sert de cadre à notre gravure intitulée : *Préparatifs de départ*, avec quarante et cinquante vaches à l'étable, chevaux à l'écurie, un logis confortablement agencé, qui comprend trois ou quatre grandes pièces, salle commune dominée par l'immense cheminée de bois garnie de jambons, chambres à coucher chauffées à l'aide d'un poêle monumental bourré de sciure de bois; enfin, au fond, la maison de commerce, l'épicerie, avec ses allumettes, son café, son poivre, son chocolat, et surtout son tabac emmagasiné dans une dernière pièce servant d'entrepôt, entrepôt licite, connu, ne dissimulant en aucune façon sa marchandise. La salle com-



mune revêtirait plutôt le caractère que notre imagination prête aux apprêts d'une vaste opération de contrebande. Son grand fourneau, ses cuivres, sa vaisselle de bois rudimentaire pour la laiterie, ses poutres apparentes, sa fenêtre basse, à double croisée, versant un demi-jour sur les lourdes tables où boivent les porteurs, offrent un aspect assez saisissant, surtout si elle est envahie par une bande sur le point de partir.

Ce n'est pas que l'opération du chargement demande beaucoup de temps; les gilets à chiens sont bourrés en quelques minutes, et les ballots sont toujours pesés d'avance, mais les gens qui vont ainsi se mobiliser ne laissent pas que d'avoir une physionomie rébarbative. Les gaillards qui se livrent à cette industrie n'ont généralement pas froid aux yeux; s'ils sont loin, sans doute, de rechercher les occasions d'atta-

quer, on ne sait trop s'ils hésiteraient à se défendre. Voyez-les, en voici trois, croqués d'après nature, trois types arrêtés — je ne dis pas cela seulement parce que je les ai dénichés en prison! — synthétisant à merveille une famille de dépravés d'une psychologie particulière. Le premier est de tous le plus fin, le plus sournois, le plus dangereux peut-être. C'est un philosophe, revenu des scrupules de ce monde, un calculateur qui a mis préalablement d'un côté de la balance les risques à courir, et dans le second plateau les profits à attendre, en faisant abstraction du reste: préjugés, considération et condamnations. Le deuxième est la brute que l'on trouve à tous les degrés de l'échelle de la criminalité. Son front bas, son masque déprimé avec l'accentuation de l'arcade sourcillière et de la mâchoire, indiquent assez un retour de l'homme à l'animal, du sentiment à l'irréflexion.

Il me répond, quand je l'interroge doucement sur les motifs qui l'ont engagé à frauder :

— Ça vaut mieux que voler.

Voler l'Etat n'est pas voler!

Il a deux doigts de la main emportés : c'est une cartouche de dynamite partie trop tôt une nuit où il voulait attraper des truites dans un torrent de la montagne.

Il en a pour quatre mois et ne se plaint pas. Je me renseigne sur le compte de ce résigné et j'apprends qu'en somme ce n'est pas un méchant diable. Jamais il n'a fait de mal à personne, jamais il n'a touché à un douanier; mais la paresse est une belle chose, il s'est fait renvoyer successivement de tous les ateliers où l'on pouvait l'occuper, et maintenant, quand il ne braconne pas, il maraude; quand il ne maraude ni ne braconne, il fraude. Il fraude même doublement, car on le soupçonne de se faire prendre volontiers à l'entrée de l'hiver pour passer la mauvaise saison à l'abri des intempéries, sous le toit hospitalier de la prison, — fait qui n'est pas aussi rare qu'on le croirait.

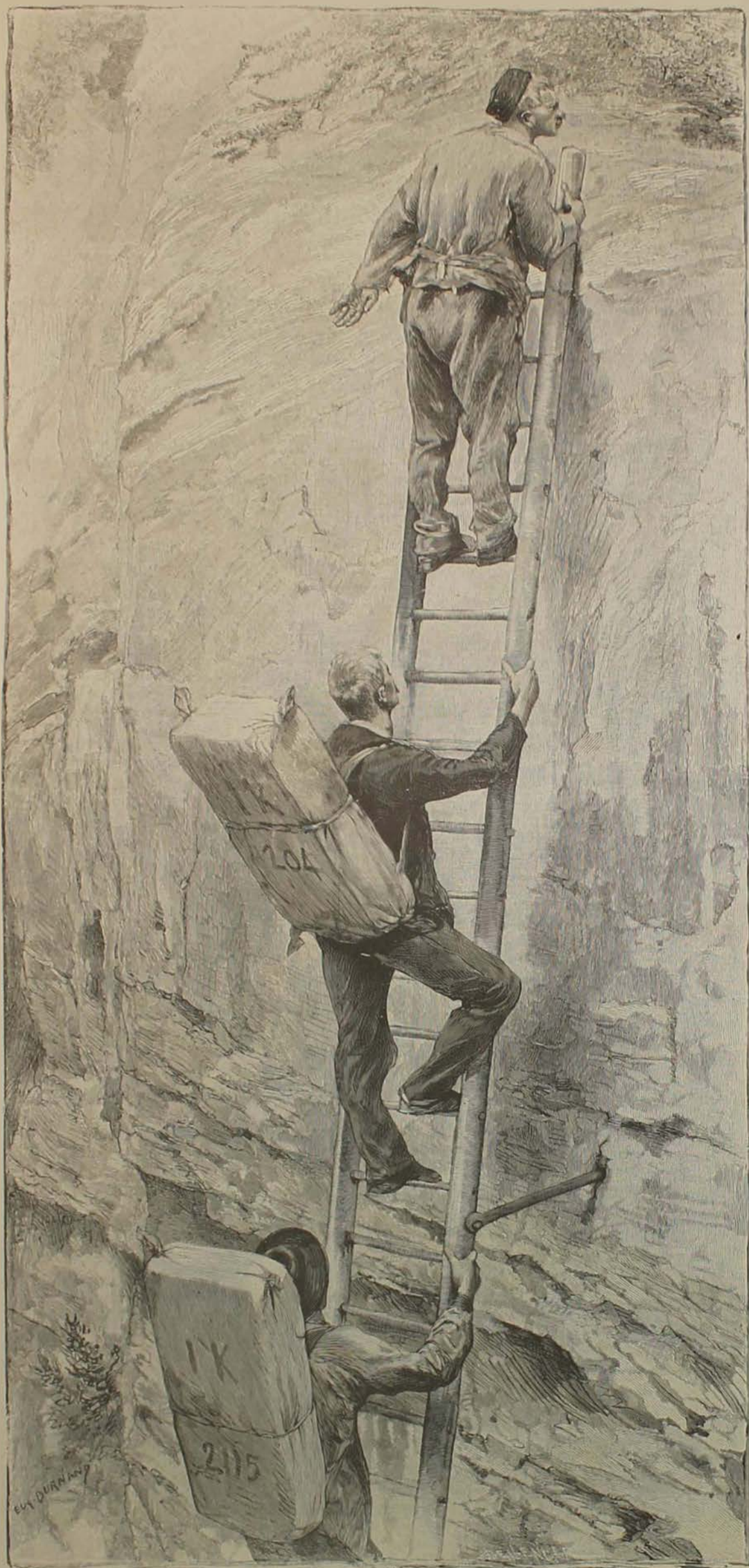
Le dernier est un sauvage, évidemment. C'est l'homme de la forêt, l'homme des efforts violents, des luttes terribles. Il s'en allait, celui-là, soyez-en sûr, son gourdin à la main, avec l'idée fixe d'arriver envers et contre tous.

Pour comprendre la nature de la lutte engagée entre le service des douanes et la contrebande, il est nécessaire d'entrer dans quelques détails.

Les objets sur lesquels s'exerce la surveillance de la douane sont de deux catégories bien tranchées: il y a ceux qui sont uniquement soumis à une perception à leur entrée en France, et ceux qui, monopolisés par l'Etat ou prohibés, comme le tabac, les allumettes, la poudre ou les cartes à jouer, n'ont aucun droit de circuler. Leur interdiction à la frontière est absolue, sauf pour le tabac qui, à titre de tolérance,



Types de contrebandiers.



L'échelle de la mort.

peut être présenté par petites quantités aux contrôleurs. Parmi les premiers, il en est qui ne procurent guère au service qu'un travail de bureau, soit parce qu'ils sont trop encombrants pour pouvoir passer en fraude, soit tout simplement, et c'est la meilleure des raisons, parce que, la différence des droits perçus réciproquement dans chaque pays étant insignifiante, il n'y a qu'un intérêt restreint à tenter une entreprise toujours hasardeuse. C'est ainsi que pour l'alcool, les droits se trouvant presque aussi élevés des deux côtés de la frontière, la contrebande se trouve enrayée. La montre, fabriquée maintenant à bon marché en France, donne également lieu à un moindre mouvement de contrebande, quoique, à Pontarlier ou à Morteau, les agents, admirablement stylés, fassent encore de temps en temps des prises importantes.

Le principal objet de commerce du fraudeur est le tabac. Il est en effet nécessaire qu'il opère non seulement sur une marchandise à grand écart de valeur entre le prix de revient et le prix de vente, mais en outre d'un écoulement facile et assuré. Le tabac remplit admirablement ces conditions. On le passe en majeure partie par ballots de 300 paquets de 100 grammes coûtant en Suisse 12 cent. 1/2 le paquet, soit 36 francs la charge. Il se revend, la zone douanière franchie, 115 francs la charge à des colporteurs qui tableront encore sur l'écart restant entre ce prix et le taux fixé pour le caporal, ou directement à des habitués moyennant 40 centimes le paquet.

La contrebande organisée — par opposition avec la petite pacotille transportée par une nuée de briquotières — comporte également l'entrée de la poudre achetée 3 francs le kilog, et revendue entre 11 et 12 francs; le phosphore dont il se fait un commerce beaucoup plus considérable qu'on ne le supposerait et qui se paie 36 francs les 10 kilogs, revendus à Dijon, sa direction habituelle, 125 francs.

Le café, le poivre, sont le lot de la briquotière, semi-méridienne, sillonnant les chemins fréquentés et faisant la navette entre la Suisse et la France. Les cartes appartiennent aux deux catégories. Un jeu de 32 cartes coûtant 15 centimes à la Chaux-de-Fond se repasse couramment à 60 centimes. Il en est autrement pour la carte transparente ou soi-disant telle, qui n'a pas de prix. Le fraudeur la paie de 70 à 80 centimes le jeu et il l'écoule dans les cafés, aux étrangers, à 4 et 5 francs, en courant des risques graves et compliqués.

Nous connaissons les principales marchandises servant à la contrebande. Entre toutes le tabac mérite notre attention. C'est avec lui que le fraudeur travaille neuf fois sur dix. Avant d'aborder les procédés de transport, examinons d'abord la question du chargement qui est curieuse.

Qu'il opère à son compte ou qu'il soit embauché par un entrepreneur, le fraudeur adopte un même type de ballot oblong, contenant 30 ou 40 kilog. de tabac et en pesant, selon le cas, 35 ou 45, je vais expliquer pourquoi. Le ballot, confectionné sur un modèle unique, est uniformément enveloppé de toile d'emballage, et nanti de deux sangles attachées assez bas de manière à hausser la charge et à la bien équilibrer. La charge de 30 ou 40 kilos en pèse 35 ou 45 parce que chaque homme aux gages d'un fraudeur a droit d'y ajouter, pour lui, sur le côté ou au-dessus, quelques paquets de tabac à fumer, et un ou deux rouleaux de tabac à priser, qui se présente, avant toute mouture, sous la forme d'un saucisson de feuilles pressées, ficelé et entouré d'un gros papier jaune.

La course à fournir avec cette charge est en moyenne de 30 kilomètres par des chemins dont on n'a aucune idée; sans compter les difficultés naturelles, le service ne se fait pas faute d'en créer qui seraient infranchissables pour tous autres que ces athlètes joignant une énergie peu commune à une hardiesse incomparable.

Le « service » s'étend sur une zone de 20 kilomètres en profondeur — elle peut être au besoin portée à 25 kilom. — c'est-à-dire qu'en suivant les moindres sinuosités de la ligne frontière l'action directe de la douane se manifeste sur une bande ininterrompue de la largeur indiquée.

Sur ce territoire la douane est chez elle; quiconque voyage à pied, à cheval, en voiture, doit s'arrêter net à la première jonction. Le préposé qui juge nécessaire une vérification crie :

— Halte, à la douane!  
Chacun doit — en style approprié — obtempérer à cet ordre.

Au-delà, les pauvres gabelous qui se sont laissés jouer n'exercent plus que la « poursuite à vue. »



Plus loin encore, dans l'intérieur du pays, l'administration des douanes, sur dénonciation ou d'après ses renseignements, peut certainement agir, et elle ne s'en fait pas faute, mais dans les formes judiciaires; le service actif n'a plus rien à voir dans ces sortes d'affaires.

Comment la douane parvient-elle, dans une contrée ravinée, montagneuse, garnie d'épais fourrés, de forêts interminables, à couvrir une pareille étendue de terrain, à former un rideau assez épais, à tendre un filet aux mailles assez étroites pour contrebalancer une ingéniosité sans pareille? Ses effectifs sont restreints, ses ressources minces. Ainsi que nous l'avons exposé en parlant du Nord, le préposé doit si peu se servir de ses armes que le fusil reste au ratelier du poste et que le revolver ne servira qu'à la dernière extrémité. Malgré tant de causes d'infériorité, il nous protège très efficacement, grâce à sa sagacité, à son courage, et surtout à une organisation extrêmement adroite. Les chefs disposent leurs hommes avec une si étonnante habileté que c'est un peu comme au cirque, on a l'air d'être beaucoup, en se remuant sans cesse. La manière dont les préposés sont envoyés en observation tient du prodige. A force de patience le service a fini par numéroter chaque arbre pour ainsi dire, par cataloguer la forêt, en sorte que les chefs, rien que sur le vu de la liste des postes choisis pour une garde, pourront en pleine nuit retrouver leur monde, l'inspecter, contrôler les mesures prises.

Il y a une certaine poésie, une véritable saveur dans ces appellations dues, la plupart, à de simples préposés ou à leurs brigadiers. Dans une partie de forêt on aura la Croix du bossu, le Couloir de l'Alizier, la Roche mouillée, le Casse-cou, le Murger Jeannot, le Murger aux noisettes, les Miroirs, le Pont du diable, la Bonne Fontaine, la Madone des bois, la Croix moussue, la Passe aux écureuils, etc. Ces désignations parlent d'elles-mêmes, et si l'on aspire à rencontrer l'été la Bonne Fontaine, ou la source des Miroirs, un frisson vous prend en pensant au Pont du diable, ou au Casse-cou!

Le service guette et guette bien. Le contrebandier veut passer quand même, ce qui n'est pas commode. Au petit jour ou à la nuit tombante il fouille l'horizon à l'aide d'une lunette d'approche, emploie toutes les ruses pour franchir la zone, avance à pas de loup, se risque à grimper l'échelle de la mort et à s'engager dans le sentier de la chaîne où il a à peine de quoi poser le pied. L'échelle de la mort est au fond d'une anfractuosités de ro-

chers, usée, branlante, on ose à peine s'en servir en plein jour et les mains libres; lui se fait un jeu de prendre ce chemin terrible par tous les temps et à toutes les heures.

Cependant il a été dépisté. Comment fera-t-il? Cela dépend. L'Italien défend sa charge avec acharnement; nos nationaux seraient plutôt tentés de fuir. Mais, il y a un mais... les entrepreneurs connaissent leur penchant à abandonner leur charge, pour s'éparpiller sous la futaie. Afin de les en empêcher, ceux-ci emploient un moyen féroce — qui d'ailleurs, par un juste retour des choses d'ici-bas, tourne parfois contre leurs intérêts. N'ont-ils pas la précaution de coudre le ballot aux vêtements de l'homme! C'est parfait, mais si le porteur ne peut plus se sauver en délaissant sa marchandise, il se fait plus facilement prendre, ce qui n'est pas davantage un profit pour son mandant.

Surpris — les ballots n'étant pas cousus — les porteurs s'arrêtent souvent en route, cachent leurs charges dans des fourrés et reviennent les prendre, si la douane — ou des confrères évidemment indéliés! — n'ont pas relevé la passe et mis la main sur le bagage!

Il y a une cote de la bourse pour la fraude. Le tabac suit l'inexorable loi de l'offre et de la demande. En automne, par les nuits de brouillard,

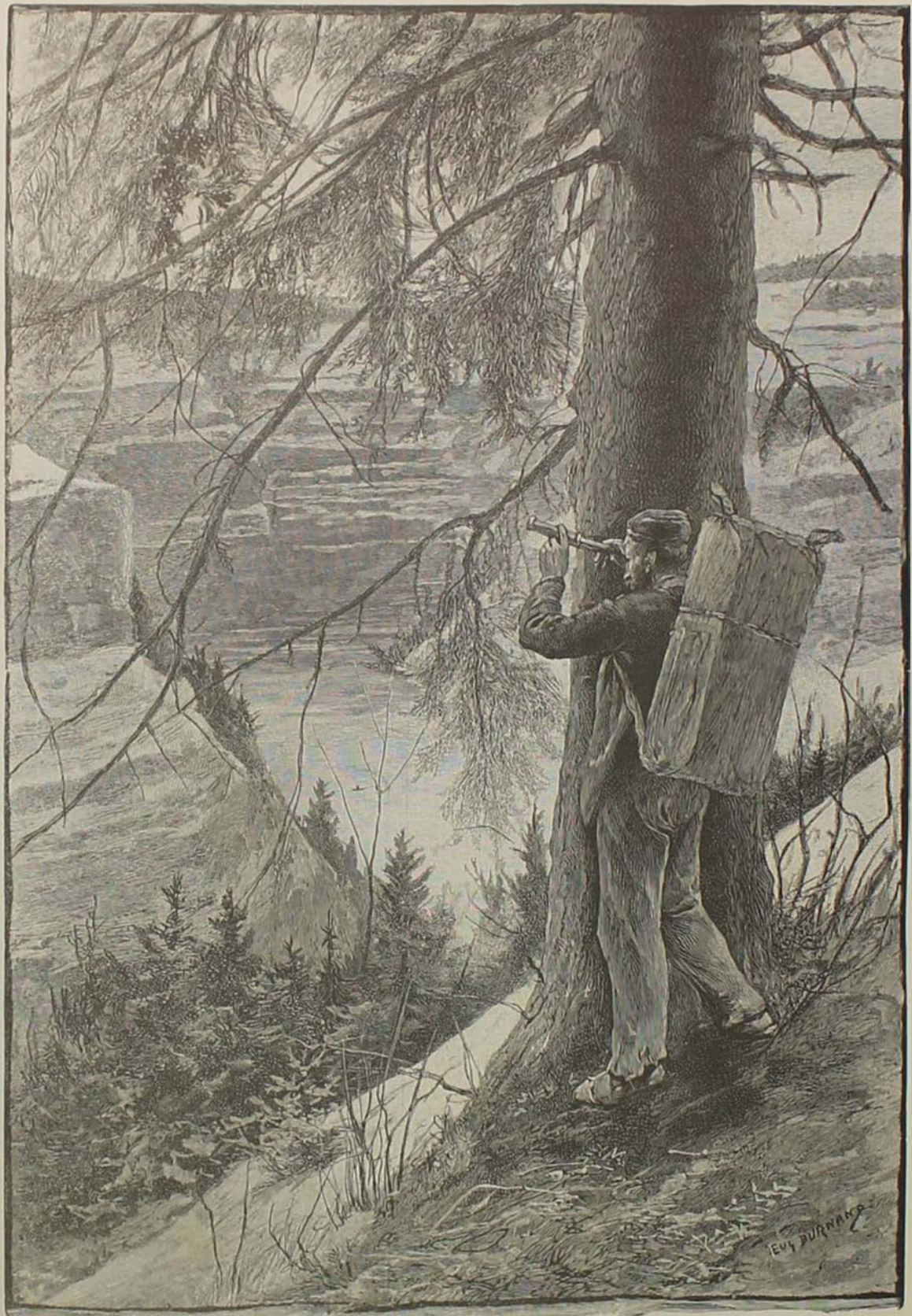
après une pluie qui empêche les feuilles de craquer sous les pas, on baisse. La marchandise est abondante, les bras nombreux. La spéculation en profite pour donner quelques francs de moins de la balle, pour avoir ses porteurs à 30 francs par balle passée.

Au contraire, l'été, quand les nuits claires sont peu propices aux expéditions, l'hiver, quand la neige s'est amoncelée par endroits et que la trace des pas devient trop visible, on monte. La marchandise se faisant rare, le fraudeur en demande 130, 140 francs la balle, et paye à son tour 35 francs au porteur.

Où vont les denrées passées en fraude? Le café, le poivre, restent sur place, dans la zone, vendus aux petits débiteurs, aux ménagères. Le tabac va plus loin.

On sait que justement, dans le but de décourager la fraude, un abaissement des droits favorise les régions bordant la frontière. C'est donc cette bande de territoire que la marchandise doit dépasser pour que les importateurs y trouvent un bénéfice.

Où va le tabac, alors? Dans des fermes, chez des débiteurs de vins des campagnes, dans des réduits où les colporteurs le recèlent. Mais où va-t-il, chez quels consommateurs? C'est à se le demander. Car si l'on comprend — sans l'admettre — le rôle



Contrebandier en observation au bord du Doubs.



Mort à la peine.

du fraudeur, on ne peut en dire autant du nigaud qui, sous prétexte d'économie, fume l'horrible produit qu'on lui cède en cachette sous le nom de tabac. Pouah! Le tabac de commerce ordinaire n'est déjà pas si régalant en Suisse. Mais celui destiné à la contrebande! Je pense que nos voisins, très puritains, veulent ainsi venger la morale publique, à moins que l'épicier entende simplement exagérer ses bénéfices en substituant délicatement l'humble feuille de chou au pur Virginie!

Ah! si l'Etat se permettait de nous offrir pareille horreur! on en pousserait de beaux cris. Mais voilà! C'est de la contrebande, on gagne quelques sous et, avant tout, on fait la nique au gouvernement. Si le public voulait être raisonnable et comprendre son vrai devoir, demain il n'y aurait plus de fraudeurs par cette raison que la marchandise épouvantable qu'ils apportent ne trouverait plus d'écoulement. Je n'ai pas besoin de faire remarquer de quelle importance serait le but atteint. Ces entrepreneurs de contrebande, ces porteurs, ces mille complicités et ces compromissions répétées, constituent un danger considérable. Que de vols, que de rapines, que de meurtres, même, ne peut-on mettre au compte de gens habitués à violer la loi, à braver les agents, et à se soucier de tout l'appareil de la justice, comme un poisson d'une pomme!

Or la contrebande se multiplie au lieu de se restreindre, et elle invente chaque jour de nouveaux modes d'opération. En voulez-vous un inédit, bizarre, cocasse, digne d'un artiste?

Il y a quelques années le service de Morteau chargé de surveiller le passage du Doubs cueillit un fraudeur qui avait — littéralement — glissé sous ses yeux vingt fois. C'était en janvier; la belle rivière aux eaux bleues, qui l'été coule entre deux murailles de rochers, ne bougeait plus. Une épaisse couche de glace la couvrait depuis plusieurs jours, et c'était plaisir que de voir la jeunesse du voisinage se livrer au plaisir du patinage.

Parmi les plus habiles amateurs figurait un grand diable qu'on ne connaissait pas trop; mais, comme en somme patiner n'est nullement défendu, on l'admirait sans attacher plus d'importance que cela à son état civil. Son jeu n'était pas la pirouette, les croisements de pied ou les voltes. C'était un coureur de vitesse. Tout-à-coup, après avoir gracieusement évolué au milieu de la foule, il piquait droit en amont, vers la Suisse, revenait, et rapide comme une hirondelle rentrait en France avec la nuit venue. Le gabelou est curieux de naissance. Un mouvement dont il ne saisit pas le mobile l'inquiète toujours un peu. Il y avait là une concordance de petits faits, d'heures, de lieux, qui éveillèrent l'attention. Un soir le patineur trouva une corde tendue sur son chemin; il voulut se retourner, une autre lui barrait le chemin, à chaque coin des préposés. Il était pris, on le fouilla; c'était un pacotilleur qui transportait des cigares et des cartes transparentes.

Cela est de la contrebande accidentelle, presque fantaisiste; nous rentrerons dans la profession proprement dite avec la voiture d'attaque. On ne croirait pas que dans un pays coupé de fondrières, aux chemins étroits et sinueux, la fraude pût avoir recours à un moyen exigeant de l'espace et de vastes horizons. Pourtant le cas se présente encore, et pendant plus de dix ans le service a été « refait » — pardonnez-moi l'expression — par une jument blanche, d'une vitesse incomparable, célèbre à vingt lieues à la ronde. L'hiver, son maître ne craignait pas de l'atteler à un traîneau, véhicule très difficile à maintenir dans l'axe. Il s'approchait doucement et sans bruit jusqu'au poste à franchir. Au moment voulu la bête comprenait ce qu'on voulait d'elle, et prenait un galop furieux qui durait autant que le mauvais pas, plusieurs kilomètres s'il le fallait. Une nuit, près de Pontarlier, à un tournant, le con-

ducteur manqua de coup d'œil: traîneau, homme, cheval, culbutèrent dans un précipice.

La voiture d'attaque emporte deux individus, le conducteur qui ne songe qu'au cheval, un aide armé d'un gourdin, de pierres, pour assommer les agents de l'administration.

La tactique est toujours la même. On va au pas jusqu'au poste ou jusqu'à ce qu'on rencontre un préposé. On fera même mine de s'arrêter pour la visite réglementaire, puis à grands renforts de coups de fouet et de gourdin, on enlève l'attelage pour passer comme une trombe. L'agent crie de toute la force de ses poumons:

— Halte à la douane!

Ah! bien oui, halte à la douane! traîneau ou voiture sont loin.

Le gabelou se jette dans la montagne, tâche de gagner sur le cheval en profitant des coudes du chemin; il a pu s'en approcher; il tire. Il y a tentative évidente de passage de force, il tire, mais non pas sur les gens, ce qui serait trop grave, sur le cheval.

L'a-t-il atteint, il lui reste à s'expliquer avec les voyageurs.

J'ai dit que ceux-ci avaient gourdin, pierres et non d'autres armes, c'est qu'aussi cela serait trop grave pour eux. Ils n'ont été qu'en état de rebel-

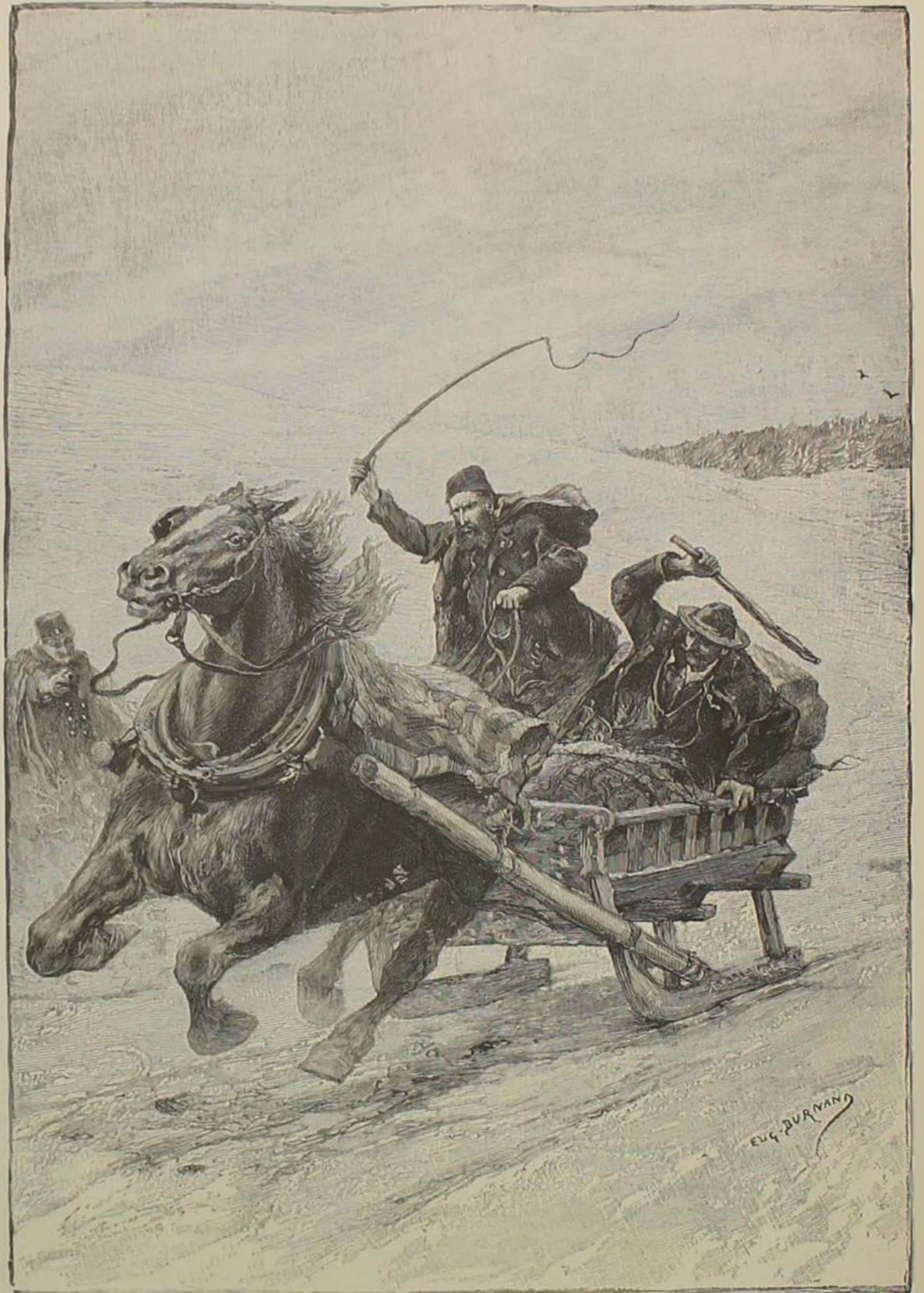
lion, les peines à leur appliquer augmenteraient notablement s'ils avaient fait usage d'armes à feu.

Les fraudeurs ne reculent pas devant grand chose, cependant; certains avaient imaginé de caparaçonner le cheval de façon à ce que les balles passassent sur lui sans le blesser. En outre ils emmanchaient des lames de faux dans le timon, sur les bords du traîneau pour empêcher de le saisir.

Le cheval du Jura, très fort, en même temps que léger, convient admirablement à la voiture d'attaque; malheureusement — ou heureusement — les chemins rares, montueux, serpentant à travers les gorges, ne permettent pas de l'utiliser régulièrement.

Plus nombreux sont les dresseurs de chiens. Le fraudeur en a deux ou trois; mais ses voisins lui en fournissent volontiers, histoire d'avoir leur part de ce bon tabac dont je vous ai donné un avant-goût.

On emmène les chiens en Suisse, on les charge, et ils sont tellement habitués à cet exercice qu'ils s'y prêtent de leur mieux. Les gilets sont taillés à leur mesure, c'est fort important, et les paquets de tabac disposés bien également. On en met 5 kilogrammes environ. Une charge mal arrangée, qui ballotte, fatigue le chien et l'empêche quelquefois d'arriver à destination. Ces préparatifs terminés, on



La voiture d'attaque.



Les briquotières.



Le passage du Doubs.



Un douanier.

approche de la frontière, à l'abri d'un rideau d'arbres, par une gorge sauvage, ou en effectuant le passage du Doubs en bateau. Ensuite les chiens sont livrés à eux-mêmes; ils connaissent leur route, il n'y a pas de danger qu'ils s'égarent.

Ce n'est pas une raison pour qu'ils arrivent tous à bon port, ces pauvres toutous, victimes de la cupidité humaine. Le service ne dédaigne pas de s'oc-

cuper d'eux, infimes. D'autres chiens sont dressés à les éventer de loin; les préposés les attendent aux carrefours inévitables et les abattent d'une balle de revolver. Les chiens porteurs ne se laisseraient pas toujours approcher, tant ils sont adroits; alors pour les capturer sûrement les préposés tressent des filets à mailles de 20 centimètres qu'ils tendent de place en place, dans les coulées, en ayant soin de laisser du fâche par en bas. Le chien survient, s'engage dans le filet avec sa charge, ne peut plus s'en dépêtrer; le bruit attire le douanier: son sort est fixé.

On a vu des chiens cernés s'effacer, contourner la zone dangereuse, mettre huit jours — sans manger et presque sans boire, car les sources sont surveillées — pour regagner leur logis; on en a vu mourir à la peine, se traîner les derniers cent pas pour jeter un regard sur leur exploitateur implacable.

Il y a encore la briquottière qu'on rencontre d'un bout de l'année à l'autre, cheminant par des temps épouvantables, pour passer quelques sous de mauvais café, ou un peu de poivre. Pourquoi ce nom de briquottière appliqué à la paotilleuse? Nul n'a pu me le dire, et je n'en soupçonne pas l'étymologie. La douane ne la tolère pas, si vous voulez; mais, vaincue par ces figures minables, par ces êtres fallots, amaigris, elle se lasse de verbaliser. Et puis verbaliser contre qui et pourquoi? il n'y a pas dix sous de denrées sous son flehu troué. Un peu de pitié...

En somme, on voit que si la fraude dispose de moyens variés, le service ne s'endort pas. Par 30 degrés au-dessous de zéro, le douanier va se poster en vigie en un point d'où il domine son infatigable adversaire. Il a la tête blanche, parfois, le bon serviteur de l'Etat, aussi blanche que la neige qui l'entoure et menace de l'enfourir lui et sa garniture, cette espèce de lit de camp sur lequel il repose. Il veille avec une attention soutenue. Il écoute, il épie; tandis que son compagnon prend son tour de sommeil et rêve peut-être que l'Etat à la fin de l'année lui alloue généreusement une gratification de cinquante francs...

Maintenant, un mot. Peut-on réduire la contrebande? Oui, à la condition de fermer les prisons.

J'ai l'air d'émettre un paradoxe.

Je dis la chose la plus sensée du monde.

La fraude ne déshonore pas son homme, la prison ne le punit pas.

Mais le jour où les tribunaux enverront ces gas-la aux travaux publics, au Sénégal ou ailleurs, casser des cailloux; le jour, même, où tout simplement on prononcera contre eux l'interdiction de séjour, le recrutement des porteurs deviendra presque impossible. Car le Français, de dernier ordre, tient par dessus tout à son lieu de naissance ou d'adoption.

Il y a mieux encore. Que la Suisse monopolise le tabac et le frappe d'un impôt comme il en est question. — Mais là nous ne pouvons que formuler un vœu tout platonique.

EDMOND RENOIR.

(Dessins d'après nature de notre envoyé spécial, M. Burnand.)



En vigie sous la neige.

## LES JEUX DE HASARD

(MONTE-CARLO)

Fin. — Voir nos numéros depuis le 28 octobre.

## Profil à tirer du jeu dans l'ordre économique.

Avec l'établissement de la loterie d'une part et, d'autre part, la création de maisons de jeu où l'admission serait soumise à certaines conditions, un gouvernement arriverait, je crois, à se procurer annuellement des ressources très considérables, et les inconvénients du jeu, diminués par une réglementation sévère, pourraient en outre être compensés par un utile emploi de ces ressources.

Ceci posé, je demande au lecteur la permission de lui soumettre la combinaison que m'a suggérée une sérieuse étude de la question.

L'agriculture, l'élevage et les diverses industries qui s'y rattachent sont une des principales richesses d'un pays comme le nôtre. La France, à ce point de vue, ne produit pas la dixième partie de ce qu'elle pourrait produire. Que manque-t-il pour cela? De l'argent sous la forme de crédit.

Il y a, en matière de crédit, un élément absolument variable puisqu'il correspond à la solvabilité propre de chaque emprunteur; c'est ce qu'on appelle le *ducroire*. Chaque banquier le fixe d'après sa clientèle, et même certains banquiers ont des *ducroires* différents, correspondant à chaque groupe d'emprunteurs. C'est, en somme, une sorte de prime d'assurance contre le non-remboursement à l'échéance, les bons payant pour les mauvais.

Or, la pierre d'achoppement du Crédit agricole, c'est le *ducroire*.

Les prêts faits aux agriculteurs ne peuvent pas être hypothécaires, car la masse de ces travailleurs sont fermiers, c'est-à-dire locataires et non pas propriétaires; du reste, une grande partie de ces derniers ont eux-mêmes déjà hypothéqué leurs biens.

La garantie du papier escompté est donc un *revenu* et non pas un *capital*. Le prêteur qui avance mille francs à un fermier a pour garantie une récolte à venir, une chose qui n'existe qu'à l'état de germe au moment de la livraison du capital. En ces circonstances, le *ducroire* devient énorme, car il est directement proportionnel à l'aléa du prêt, aléa considérable surtout pour la période d'essai; l'escompte monte en proportion; et comme, d'un autre côté, le crédit agricole ne peut exister et rendre des services qu'à condition d'être bon marché, nous nous trouvons enfermés dans un cercle vicieux dont il est impossible de sortir par la méthode ordinaire. Passons donc à la méthode extraordinaire et prenons des chiffres :

Supposons que le *ducroire* moyen des prêts agricoles arrive à 6 0/0 l'an, cela voudrait dire qu'en moyenne il y aura 6 0/0 des sommes prêtées qui ne seront jamais remboursées, ce qui est évidemment exagéré.

Les conditions pécuniaires du prêt ressortent de la façon suivante :

Banque de France 2 1/2 0/0.

Frais généraux 1 1/2 0/0.

Ducroire 6 0/0.

Cela ferait de l'argent à 10 0/0; c'est évidemment beaucoup trop cher pour l'agriculteur.

Mais, si nous trouvons un moyen pour ne pas faire payer le *ducroire* par l'agriculture, alors les choses changent.

Et d'abord si la banque agricole versait à la Banque de France, en garantie, un *ducroire* de 6 0/0, il ne resterait donc plus à cette dernière à tenir compte que de ses frais généraux, puisque son argent provient, partie de son privilège d'émission, partie des dépôts auxquels elle ne paye aucun intérêt. Elle aurait donc encore avantage, étant donné qu'elle serait absolument garantie, à escompter le papier de la banque agricole à 1 1/2 du cent. 1 1/2 0/0 d'intérêt plus 1 1/2 0/0 de frais généraux pour la banque agricole, et nous arriverions à escompter le papier à 3 0/0, ce qui serait un beau résultat. Il n'y a plus qu'à trouver ceux qui paieront le 6 0/0 de *ducroire*, et je suis sûr que vous l'avez déjà deviné: ce serait nous tous, vous comme moi, s'il nous prenait fantaisie d'acheter un billet de loterie ou d'aller risquer cinq francs à la roulette.

Prenons un chiffre très bas pour notre estimation du rendement annuel des jeux et de la loterie, 100 millions si vous voulez: cela correspondrait à raison de 6 0/0 de *ducroire* à un crédit agricole de 1 milliard 666 millions, employés annuellement à améliorer l'agriculture et l'élevage!

Mettez en comparaison de ces résultats les légers

inconvénients du jeu, et dites-moi un peu de quel côté penchera la balance.

Et notez que ces millions seraient presque entièrement payés par les étrangers. Cette revanche économique en vaudrait bien une autre.

Je n'en finirais pas si je voulais énumérer les immenses services que les banques agricoles rendraient à l'agriculture et à l'élevage.

En résumé je me suis efforcé de démontrer que le seul, le véritable obstacle à l'établissement des banques agricoles était l'aléa du prêt qui rend la partie correspondante au *ducroire* tellement élevée, que le taux de l'escompte devient inabordable pour l'agriculteur.

On surmonterait cet obstacle en faisant payer ce *ducroire* par un tiers, et le rétablissement des maisons de jeu et de la loterie fournirait à mon sens une solution très pratique du problème: car le produit de la ferme de jeux viendrait former un fonds de garantie pour nos agriculteurs et nos éleveurs.

Je n'insisterai pas davantage sur les détails de l'organisation des institutions de Crédit agricole. Cela n'entraînerait trop loin hors du cadre de cette étude. Mais je terminerai par un chiffre éloquent.

En ne consacrant par an que 180 millions sur le produit des jeux et de la loterie pour constituer le fonds de garantie de nos agriculteurs et de nos éleveurs, et cela à raison de 6 0/0 de *ducroire*, les banques agricoles départementales pourraient escompter par an une somme de 3 milliards!

Telle est l'économie générale du système que je soumetts à l'attention de nos législateurs et à l'appréciation de toutes les personnes que ces questions intéressent.

## CONCLUSION

Et maintenant, il faut conclure. C'est là peut-être le point le plus délicat de ma tâche. En effet, la conclusion à tirer d'une étude sur les jeux de hasard varie suivant les points de vue où l'on se place.

Au point de vue philosophique, il semble que le jeu soit parfaitement licite et que chacun doit être libre de risquer son argent comme il lui plaît.

Au point de vue moral, il n'en va pas de même. Inutile d'énumérer tous les inconvénients et tous les dangers de la passion du jeu.

Enfin, au point de vue pratique, il est permis de se poser une question.

La passion du jeu existe, elle est très répandue, et elle trouvera toujours à se satisfaire. Etant donné que les mesures législatives et les mesures de police sont et resteront impuissantes à supprimer cette passion, ne serait-il pas à souhaiter que l'Etat exerçât son intervention directe, de façon à surveiller plus efficacement les endroits où l'on joue et en même temps à atténuer l'immoralité du jeu, en affectant à des œuvres utiles le produit d'un impôt qu'il percevrait sur les établissements autorisés sous certaines conditions rigoureuses?

C'est cette solution surtout que je me suis efforcé de préconiser.

Ceci dit, voici mon dernier mot. A tous ceux qui n'étant pas possédés du démon tyrannique aux suggestions duquel le baccara, le trente-et-quarante, le pari mutuel, doivent leur nombreuse clientèle, et qui, voulant en tâter par simple curiosité, me feraient l'honneur de me demander mon avis, je répondrais: « Le jeu fait plus de victimes que d'heureux, car il est bien rare que les gagnants conservent leur gain et que les perdants récupèrent leurs pertes. Ne jouez donc ni à Monte-Carlo, ni ailleurs. »

YH. CAMEL.

## LES THÉÂTRES

THÉÂTRE DU GYMNASÉ. — *La duchesse de Montélimar*, comédie en trois actes, par M. Albin Valabrègue.

— Et moi je vous dis que vous avez tort!

— Si ma femme t'entendait!

— Si vous croyez que je me gêne avec madame! Je le lui ai dit sur tous les tons! Vous avez eu tort de venir habiter Paris! Quand on a vécu heureux dans son pays depuis sa naissance, on continue à y vivre heureux jusqu'à sa mort. M. Alexandre Bonnardel votre grand-père, M. César Bonnardel votre père, n'ont jamais quitté Montélimar.

— Si ça n'avait dépendu que de moi, nous y serions encore.

— Quand la femme porte les culottes, c'est toujours la faute du mari.

— Que veux-tu? Je n'aime pas les querelles.

— C'est cet héritage qui a tourné la tête à madame.

— Il y a de quoi!

— Des millions et des millions, n'est-ce pas?

— Six millions, ma bonne Miette! ma femme a hérité de six millions que lui a laissés son frère.

— Bonne Vierge! Combien ça fait-il à dépenser par an?

— Deux cent cinquante mille francs environ.

— Vous ne vous y attendiez pas, monsieur?

— Mon beau-frère ne racontait ses affaires à personne et il vivait si modestement que nous étions loin de le croire aussi riche.

— Alors madame a trouvé Montélimar trop petit, et sitôt le dent fini, en route pour Paris.

— Nous y voilà depuis trois mois; il me semble qu'il y a un siècle.

— Oh! oui! Y en a-t-il des voitures et des diligences! Toutes les fois que je traverse une de ces rues, qu'ils appellent boulevard, je fais le signe de la croix tant j'ai peur d'être écrasée.

— Je comprends ça.

— Et les trottoirs, qui sont grands comme nos rues, sont pleins de monde comme si c'était tous les jours dimanche. Et les gens marchent vite, vite, comme s'il y avait le feu quelque part.

— C'est qu'ils sont pressés!

— Tous?

— Oui, ils sont pressés de vivre.

Ainsi parlent Bonnardel et sa vieille cuisinière Miette. Nous faisons ensuite connaissance avec l'orgueilleuse M<sup>me</sup> Bonnardel, le jeune Albert, leur fils, qui fait la fête et rentre plus souvent le matin que le soir, et Cécile, leur fille, qui a le bon sens de son père et ne voit pas sans chagrin sa mère grisée par Paris et par sa nouvelle fortune.

On apporte un télégramme à M<sup>me</sup> Bonnardel qui donne les signes de la plus vive joie après l'avoir lu.

— Qu'est-ce que tu as? lui demande son mari.

— Enfin!

— Parleras-tu? tu es transfigurée!

— Lisez, monsieur.

— Ça vient de Rome. Tu connais du monde à Rome?

— Mais lisez donc!

— « Lettres de noblesse signées M. Bonnardel, duc de Ferto-Carrari ». Quel est ce charabia?

— Je t'ai fait duc, Bonnardel!

— Qu'est-ce qu'elle chante?

— Ah! tu te demandes si tu rêves? Non tu ne rêves pas! C'est la réalité. Toi, Théodore Bonnardel, fabricant de nougats à Montélimar, fils d'un pâtissier... qui portait lui-même ses tartes à domicile, ne dis pas non, je t'ai vu! tu es duc de Ferto-Carrari!

— Qu'est-ce que c'est que ça?

— Un duché italien... Et d'un bon marché!

— Tu as payé?... Combien?...

— Une bagatelle.

— Mais encore...

— 500,000 francs!

— Et où les as-tu pris?

— Mais dans mon héritage.

— Comment ça! J'ai la clef de la caisse.

— Le jour des coupons. Au lieu de renfermer les titres, j'en ai retenu une partie.

— Ah! c'est trop fort! 500,000 francs jetés à la rue! et dans les rues italiennes encore!

— Je savais que le premier choc serait terrible.

— Un demi-million, 22,500 francs de rentes à 4 1/2, sans compter le ridicule.

— Si vous croyez qu'on s'occupe de ça à Paris! Paris vous demande d'être riche. Et il vous respecte! Et si vous êtes noble par-dessus le marché, il vous adule!

— On ne devient pas noble comme ça du jour au lendemain. Il faut avoir des ancêtres qui l'ont été.

— Mais la noblesse commence toujours à quelqu'un.

— A quelqu'un qui le mérite!

— Ne savez-vous pas que les Ferto-Carrari ont trois siècles de noblesse?

— Tant mieux pour cette famille.

— Mais elle est éteinte cette famille, nous sommes les derniers survivants.

— Nous survivons aux Bonnardel, aux Bonnardel de Montélimar (France).

Mais quand le titre est payé il faut bien se décider à le porter, d'autant plus que cela permettra de marier Cécile à un gentilhomme. M<sup>me</sup> Bonnardel préférerait épouser son cousin Lucien, qui a une pension modeste; la nouvelle duchesse prie le jeune homme de ne plus venir chez elle jusqu'à ce que Cécile soit mariée.

Le comte de Lignerolles, ami du fils Bonnardel, a jeté son dévolu sur la dot de la jeune fille.

Le comte est endetté, et un de ses créanciers, qui n'a aucun espoir d'être payé si le comte ne se marie pas, lui prête une forte somme, afin qu'il puisse persuader aux Bonnardel qu'il a de la fortune.

Ceux-ci ne se doutent pas de la canaillerie et consentent au mariage.

Heureusement Miette veille, et elle, qui a su deviner que la jeune fille se résigne pour faire plaisir à sa mère, ouvre les yeux à Bonnardel qui confesse sa fille, renvoie le comte et ramène sa femme à de meilleurs sentiments.

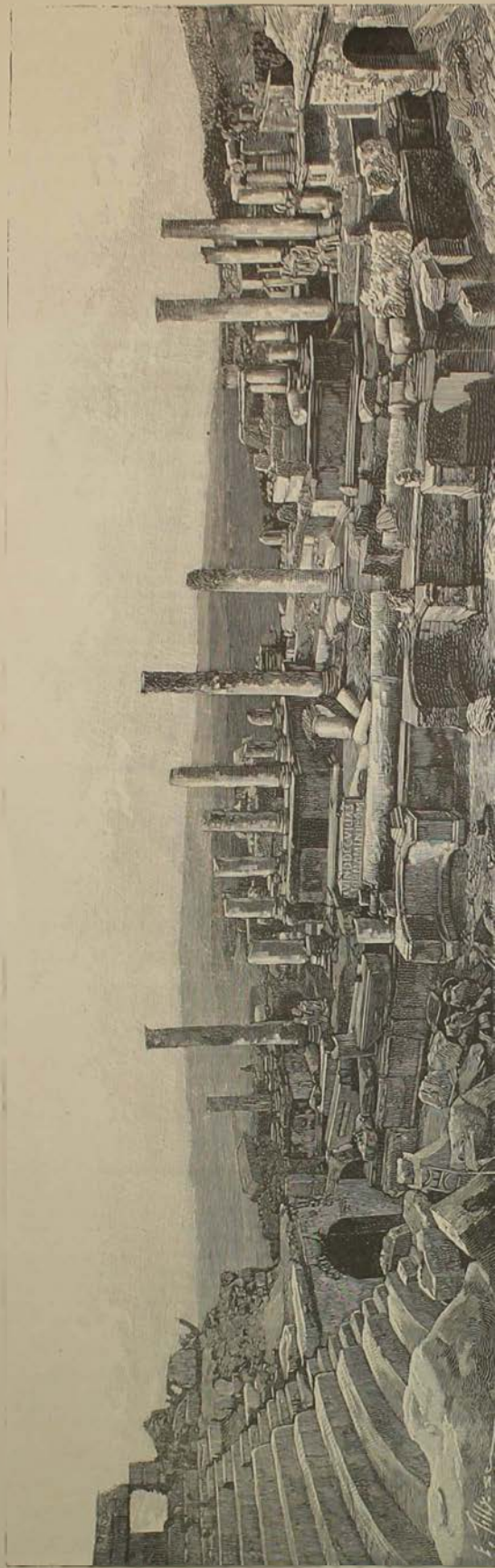
Lucien épousera Cécile, et la famille Bonnardel retournera à Montélimar, qu'elle n'aurait jamais dû quitter.

A l'heure où je livre ces lignes à l'impression, je ne sais quel accueil fera le public à la pièce et aux interprètes. Je vous le dirai dans le prochain numéro, à moins que je ne vous le dise pas.

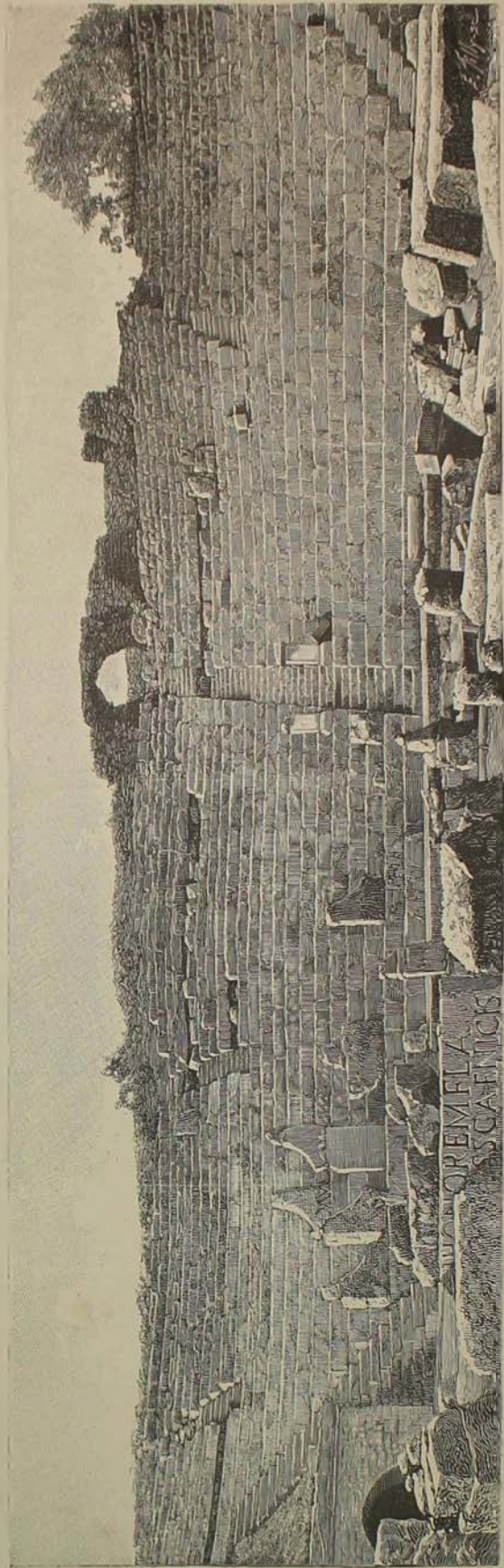
Dans ce cas, vous comprendriez que les grandes douleurs sont muettes.

ALBIN VALABRÈGUE.

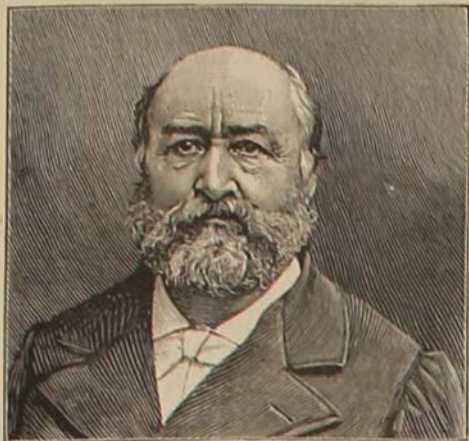
LES FOUILLES DE DOUGGA, EN TUNISIE



Ruines du theatre : la scène.



Ruines du theatre : la « cavea » ou partie reservee au public.  
D'après des photographies de M. le docteur Carton, communiquées par M. Dutilleul.



M. ÉLIE RECLUS

## LA FAMILLE RECLUS

Il a été fortement question des Reclus durant ces derniers temps. Le nom de l'un d'eux a surgi inopinément dans l'enquête sur le drame du Palais-Bourbon, éclairant d'un jour singulier les événements, et montrant que la science, comme le cœur, a parfois des raisons que la raison ne connaît pas.

Il nous a paru intéressant, à cette occasion, d'emprunter à l'inépuisable collection du *Paris-Photographe* le cliché fort curieux où, d'après le procédé du policier anglais Galton, M. Paul Nadar a superposé les cinq têtes des frères Reclus, obtenant ainsi le portrait composite de la famille.

Le principe est celui-ci : on prend une plaque devant laquelle, en répétant soigneusement, on fait passer les uns après les autres les individus que l'on veut réunir. L'épreuve finale donne un ensemble de traits vagues, d'aspect nébuleux, rappelant les croquis d'atelier de certains maîtres. En clignant légèrement les yeux, on perçoit nettement une figure nouvelle, qui cependant, de l'aveu même des photographes, tend à ressembler plus particulièrement à celui des personnages qui a posé en dernier lieu.

Tel est le principe du portrait composite.

Nous ne voulons pas dire que la preuve est formelle, ni qu'on aurait le droit de tirer des conclusions quelconques du résultat obtenu par la superposition photographique. Le prototype synthétique que nous reproduisons, à côté des portraits isolés des Reclus, ne saurait être considéré comme celui d'une classe spéciale d'individus, ayant des tendances ou des idées déterminées. Le seul fait patent, c'est qu'il représente une physionomie supérieurement intelligente, un esprit mathématique, mais rêveur et exalté.

On connaît l'histoire de la famille Reclus. Le père, pasteur protestant, éleva ses fils à Orthez, en plein pays basque. Il essaya de leur donner des principes religieux et les fils entendirent à la table paternelle — j'allais dire patriarcale — la prière quotidienne. La mère, une fervente, elle aussi, dirigea jusqu'à quatre-vingts ans, avec une énergie sans pareille, un cours préparatoire pour examens supérieurs de jeunes filles : elle se levait à trois heures pour préparer sa leçon. La loi des contrastes, ou peut-être la loi des extrêmes, voulut que les cinq enfants du pasteur devinssent des libres-penseurs à tous crins, et que leur socialisme fût poussé jusqu'à



M. ÉLISÉE RECLUS

l'orthodoxie. Peut-être faut-il voir, dans cette manifestation excessive, l'influence de ce pays basque, berceau de tant de fanatismes et d'imaginations intenses. Peut-être aussi n'est-ce que l'évolution régulière, après trois générations, du socialisme, religieux chez le pasteur, théorique chez son fils Élie, et pratique — c'est-à-dire corsé d'anarchie — chez l'ingénieur, sorti le premier de l'École centrale.

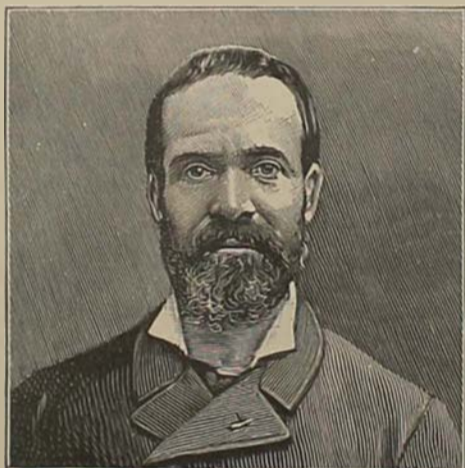
L'existence mouvementée des Reclus a été maintes fois racontée ; il est des pages de leur vie aventureuse qui font partie de l'histoire douloureuse de ces dernières années, et l'on peut dire que leurs croyances et leurs théories leur ont coûté cher !

Tout est étonnant chez eux, depuis les *Primitifs*, ce livre mieux écrit que pensé, où Élie affirma froidement que la civilisation des peuplades sauvages était supérieure à la nôtre, jusqu'aux opinions d'Élisée sur le mariage. On sait, en effet, qu'Élisée Reclus met au même rancart les formalités religieuses et celles de la mairie. Prêchant d'exemple,



M. ONÉSIME RECLUS

il maria ses deux filles avec deux élèves de l'École Polytechnique, un beau soir, en leur disant après dîner : « Et maintenant, mes enfants, allez-vous-en, vous êtes mariés ! » Il faut reconnaître d'ailleurs

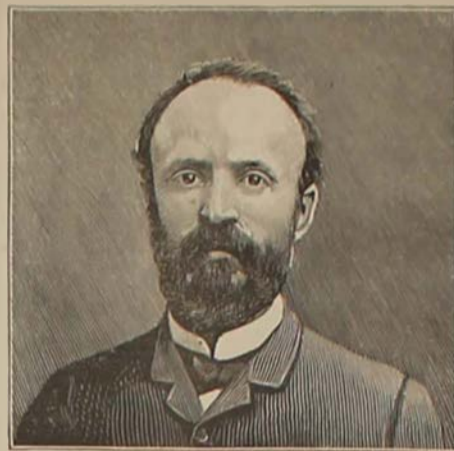


M. ARMAND RECLUS

qu'il a d'autres titres à la gloire et que sa *Géographie universelle* est peut-être le monument le plus considérable qui ait été édifié dans cet ordre d'idées. L'Académie française, en vertu de considérations que le parti des ducs n'eut pas de peine à faire prévaloir, décida de ne point récompenser ce livre pour lequel certains de ses membres, libéraux avant tout, réclamaient un prix de 10,000 francs.

Fort curieuse aussi, la physionomie d'Onésime, dont l'ouvrage illustré : *La Terre à vol d'oiseau*, est d'une allure superbe, d'un style enlevé et d'un grand intérêt descriptif. Celui-là est un cœur d'or et un « partageux » dans toute l'acception du terme ; il donna un jour 1,500 francs, — toute sa fortune, à un centime près — pour tirer d'ennui un camarade malheureux !

Restent Armand et Paul, et ceux-ci sont, avec l'inspirateur du journal *la Révolte*, les types les plus intéressants de la famille. Armand Reclus est un



M. PAUL RECLUS

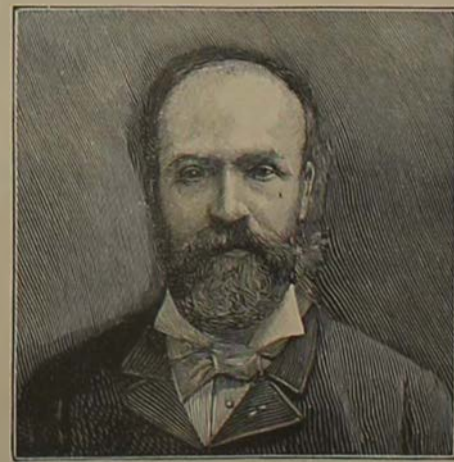
officier de marine, décoré de la Légion d'honneur, qui pendant la guerre franco-allemande fut surpris, en terrain ennemi, au moment où il relevait des sondages. Comme les deux officiers de Kiel récemment condamnés, il exposait sa vie en allant chercher, au milieu de tous les dangers, des renseignements dont la patrie avait besoin : il eut l'honneur, pour ce fait, de passer devant un conseil de guerre. Le même Armand accomplit plus tard une mission à Panama, plus agréable celle-là, pour le compte de la Compagnie du canal interocéanique, mission doublée d'une fonction très élevée et d'émoluments presque ministériels.

Le dernier, Paul Reclus, auquel semble revenir le parrainage de celui dont on s'occupe aujourd'hui, est un chirurgien célèbre ; son nom brille à côté des Péan, des Terrier et des Terrillon ; il est professeur agrégé à la Faculté de médecine et sa clientèle, triée sur le volet, lui vaut un appartement confortable, une jolie sélection d'œuvres d'art, et de belles rentes au soleil. Il ne choisit pas cette profession par goût, mais bien par élimination. Après avoir mûrement réfléchi et considéré que l'administration, la défense de la veuve et de l'orphelin, la littérature, les beaux-arts et la politique étaient sans charmes pour lui-même et sans utilité pour ses contemporains, il décida de vouer sa vie au soulagement de la souffrance physique et se mit au travail avec acharnement. Pendant la guerre, il était franc-tireur ; aussitôt après 1870, il reprit ses études de médecine et passa bien vite des bancs de l'élève à la chaire de professeur. Mais, chose curieuse, cet opérateur, dont la touche est d'une précision sans pareille, dont la main ne tremble jamais et dont le scalpel a fait des miracles, ne peut se défendre d'un certain trouble à l'idée du sang. De même, après sa consultation, il souffre de la souffrance de son patient, et sa pensée inquiète s'attriste à l'idée d'un mal inguérissable.

Enfin le docteur Reclus est un causeur brillant, paradoxal quelquefois, par exemple quand il affirme, se basant sur l'examen des momies, que les chirurgiens de l'ancienne Égypte étaient plus experts que ceux de notre fin de siècle.

Nous mettrons cette opinion sur le compte de... la modestie !

GABRIEL ASTRUC.



Cliché composite des cinq frères Reclus.

## DOCUMENTS ET INFORMATIONS

**L'industrie des houillères** a une légende : elle passe pour centupler la valeur des capitaux et procurer des dividendes fantastiques. Voici, sur ce point, quelques chiffres.

L'ensemble de la production houillère française, évaluée à 26 millions de tonnes, immobilise de 1,600 à 1,700 millions de francs. Or, d'après la statistique publiée par le ministre des Travaux publics, les bénéfices réalisés par l'ensemble de ces houillères ont été, en 1880, de 38 millions; en 1885, de 36 millions; en 1889, de 31 millions; en 1890, de 57 millions; en 1891, de 69 millions. Jusqu'en 1890-1891, la rémunération du capital a donc été d'environ 2 0/0, et n'est montée à 3 3/4 0/0 que pour les deux derniers exercices connus.

En Belgique, d'après les chiffres fournis par le directeur des mines au ministère, la production a été, pour l'année 1881, de 17 millions de tonnes, et les pertes ont dépassé les bénéfices de 1 million 1/2. De 1882 à 1887 les bénéfices ont varié entre 4 et 8 millions; ils ont atteint 22 millions en 1889, 59 millions en 1890, mais sont retombés à 38 millions en 1891, et à 16 millions en 1892. En tenant compte de la somme (un milliard) nécessitée pour l'aménagement des gisements miniers, on trouve que les capitaux n'ont guère donné que 1 1/2 0/0 à leurs propriétaires.

Enfin, en Westphalie, de 1876 à 1888, pour 24 sociétés anonymes qui produisaient, en 1880, 10 millions de tonnes de houille, le rendement moyen du capital immobilisé a été de 3 0/0 exactement, et pour 79 autres sociétés produisant environ 13 millions de tonnes, le rendement n'a pas dépassé 2 0/0. Voici des chiffres éloquentes; mais les légendes ont la vie dure.

**La laiterie** est très en honneur aux Etats-Unis et au Canada, et les Américains ont, dans cette industrie, inventé des perfectionnements et des méthodes nouvelles qu'il est intéressant de connaître.

M. Lezé vient de donner, à la *Société nationale d'Agriculture*, la description d'une grande laiterie établie à Saint-Albans (comté de Vermont), laquelle possède tous les appareils les plus nouveaux et réputés les meilleurs.

La laiterie de Saint-Albans se compose de petites usines réparties dans la campagne des environs, et destinées à écrémer le lait. Celui-ci est rendu aux cultivateurs moyennant un prix fixe, et la crème est réunie dans une usine centrale pour la fabrication du beurre.

Le chiffre de cette fabrication est colossal; on traite chaque jour à Saint-Albans plus de 200,000 litres de lait pour fabriquer environ 10,000 kilos de beurre, ce qui correspond à la production journalière de 25 à 30,000 vaches. Tous ces laits sont achetés à l'analyse, suivant leur teneur en matière grasse.

L'usine possède, dans ses crémèries et à Saint-Albans, 59 centrifuges d'un travail moyen de 1,000 à 1,200 litres à l'heure; la crème de toutes ces stations est mise à mûrir dans des cuves à bain-marie à température constante.

Pour la fabrication du beurre, il y a 14 barattes de 1,500 à 2,000 litres de capacité. Le beurre est ensuite délaité dans des malaxeurs nouveaux et très ingénieux.

D'après M. Lezé, cette laiterie modèle, pourvue encore de machines à glace, d'ascenseurs, etc., fournit des produits comparables à nos meilleurs beurres bretons.

**L'influence de la dessiccation** des graines sur leur faculté de germination a été étudiée par M. J. Romanes, de la Société Royale de Londres. Le célèbre naturaliste anglais a placé des graines diverses (montarde, trèfle, pois, haricots, épinards, cresson, orge, radis, etc.) dans des tubes où le vide fut fait le plus exactement possible; et après un séjour de 15 mois dans ce milieu où la fonction respiratoire était complètement supprimée, ces graines furent ensemençées dans un sol humide. Le résultat fut une germination tout à fait normale, suivie d'une croissance absolument régulière des jeunes plantes.

Dans une autre série d'expériences les graines, au sortir du vide, avaient été placées dans des gaz divers : oxygène, hydro-

gène, azote, oxyde de carbone, hydrogène sulfuré, vapeur d'eau, éther, chloroforme, et ces diverses influences ne troublèrent encore en rien le travail postérieur de leur germination.

**Les plumes des oiseaux** n'avaient pas été étudiées jusqu'à présent dans leur constitution intime avec l'attention que méritent des organes d'une fonction aussi curieuse. Un anatomiste distingué, M. Sappey, a fait cette étude, dont il vient de faire connaître les résultats à l'Académie des sciences. D'après cet auteur, ce qui est caractéristique de la constitution de ces organes, c'est qu'ils sont constitués par des cellules pleines d'air, qu'on trouve aussi bien dans la tige que dans la barbe et les barbules. Suivant les expressions de M. Sappey, l'ensemble des plumes constitue donc, autour de l'oiseau, un véritable aérostat à air surchauffé. En effet, la température de l'oiseau étant d'environ 40 degrés, il y a, entre cette température des gaz qui constituent les trois quarts du volume des plumes, et la température de l'air des hautes régions, une différence considérable. Si on ajoute à cette quantité d'air chaud celle contenue dans les sacs à air de la partie supérieure du corps des oiseaux, on voit combien sont grandes les ressources de ces derniers pour équilibrer leur poids.

M. Sappey a aussi constaté que les plumes sont d'autant plus chargées d'air que l'oiseau est plus grand voyageur, comme l'épervier, l'aigle, etc.

**Au sommet du grand Ararat**, montagne de Turquie d'Asie d'une altitude de 5,157 mètres dont un explorateur russe, M. Markow, a fait l'ascension en 1888, la température minima est de 50° au-dessous de zéro! M. Markow, lors de son ascension, avait laissé un thermomètre à minima au sommet de la montagne, pour permettre aux explorateurs qui lui succéderaient de noter les indications de l'instrument; et cette prévision s'est réalisée. Des officiers d'un régiment de cosaques campés au pied de l'Ararat ont pu faire ainsi l'observation intéressante qui avait été préparée plusieurs années auparavant.

Tous les ans, un grand nombre de touristes gravissent, pour leur plaisir, des cimes de montagnes parfois très élevées. Si quelques-uns d'entre eux prenaient le soin de fixer un thermomètre à minima aux sommets qu'ils explorent, ils prépareraient ainsi, sans beaucoup de peine, d'importants renseignements, et serviraient utilement la science.

**La production des cocons** a été, en France, l'année dernière, de 7,680,169 kilos, supérieure de 796,582 kilos à la récolte de 1891, soit dans la proportion de 10,5 0/0. Plus de 6 millions de kilos ont été récoltés dans 4 départements : Gard, Ardèche, Drôme et Vaucluse.

On a réservé pour le grainage 252,481 kilos de graines sur la quantité totale, qui était de 663,757 kilos. La partie réservée à la filature comprenait 6,762,000 kilos de cocons jaunes et 255,000 kilos de cocons verts, soit, ensemble, 7,017,000 kilos.

Le produit en soie grège peut être estimé à 588,000 kilos de soie jaune, et à 20,000 kilos de soie verte, soit à 608,000 kilos, contre : 566,000 kilos en 1891; 650,000 kilos en 1890; 618,000 kilos en 1889; 798,000 kilos en 1888, et 717,000 kilos en 1887.

Le prix moyen des cocons a été, selon les races, de 3 fr. 15 à 3 fr. 35 le kilo de cocons de filature, et de 3 fr. 90 à 4 fr. 90 le kilo de cocons de grainage.

**La grosseur des grains de blé** employés comme semence a une influence considérable sur la récolte. En n'employant que de gros grains, un agronome, M. Fl. Desprez, a observé qu'on obtenait un excédent de produits pouvant dépasser de plus de 2,000 kilos par hectare la récolte provenant des petits grains. Il résulte très nettement de ces expériences qu'il est fort important de choisir la semence parmi les grains les plus gros, provenant eux-mêmes des épis les mieux constitués.

**Les balayures et ordures** sont détruites par le feu dans nombre de villes, en Angleterre. Il y a actuellement chez nos voisins, 55 cités qui pratiquent ce système d'épuration, auquel sont consacrés 570 fours incinérateurs.

Ces fours ne sont d'ailleurs pas simplement des engins de destruction; au contraire, tous travaillent, les uns à faire marcher des chemins de fer, les autres à élever de l'eau, d'autres encore à produire de la lumière électrique, etc. Ils sont généralement construits sur un modèle dont la force est de 10,000 chevaux-vapeur.

A Berlin, on vient d'établir 6 fours semblables, qui incinèrent par semaine 200,000 kilos d'ordures.

Le même traitement est-il applicable aux résidus de Paris? Le docteur O. du Mesnil a cherché à résoudre cette question par les chiffres, et il a trouvé que le cube annuel à détruire serait, pour Paris, de 1,025,038 tonnes (1892). Nous sommes donc loin des 60,000 tonnes de résidus à détruire, comme dans la cité de Londres, ou des 197,000 tonnes de Glasgow.

D'après le même auteur, la destruction de cette énorme quantité de détritus exigerait au minimum l'installation de 200 fours comme ceux dont on se sert en Angleterre, soit 20 usines de 10 fours, dont le coût, à raison de 300,000 francs l'une, serait de 6 millions de francs.

A cette somme, il faudrait encore ajouter la perte de l'engrais détruit, qui vaut 4 francs la tonne et représente une valeur d'environ 4 millions.

On voit que la question de la destruction des résidus de Paris n'est pas encore résolue.

**L'hydrographe** est un nouvel appareil à signaux pour la marine, inventé par un officier anglais, M. Neal. Son principe repose sur ce fait que, si l'on émet un son d'une tonalité déterminée dans le voisinage d'un objet qui a exactement le même timbre, cet objet entre en vibration et reproduit le même son. Le transmetteur de l'hydrographe consiste donc en une cloche qui est immergée à 2 mètres sous l'eau, et qui entre en vibrations sous l'action d'un marteau que l'on manœuvre du pont du bateau. Le récepteur est formé de deux tambours métalliques creux, du même timbre que la cloche, également immergés, et reliés à un enregistreur à ruban. Quand la cloche est frappée, suivant un code de signaux déterminé, les tambours vibrent à l'unisson, et les signaux sont enregistrés sur le ruban. On sait d'ailleurs que l'eau est très bonne conductrice du son, ce qui est très favorable à l'emploi d'un tel système.

**La population de l'Inde anglaise**, d'après le recensement de 1891, est de 287,222,431 habitants. De ceux-ci, 60/0 seulement savent lire et écrire. La moyenne des habitants par mille carré (approximativement 258 hectares) est de 181. Enfin, la population des provinces britanniques est de 221,115,952 âmes, soit 77 0/0 de la population totale.

Les grandes villes sont peu nombreuses aux Indes. On n'en compte que 2,035 parmi lesquelles 1,101 n'ont pas 10,000 habitants. Bombay tient la tête avec 821,764 habitants; puis vient Calcutta avec 711,744 habitants.

Au point de vue confessionnel, on trouve : 207 millions de brahmines, 9 millions d'animites; environ 2 millions de sikhs; un million et demi de jains; 7 millions de bouddhistes, 87 millions de musulmans et 2 millions de chrétiens.

**Les marées de la Méditerranée**, étudiées en Italie par M. Grablovitz, ont les hauteurs moyennes suivantes : 11 centimètres à San-Remo; 21 centimètres à Gênes; 12 centimètres au nord de la Sardaigne; de 15 à 22 centimètres le long de la côte occidentale de l'Italie jusqu'à Ischia; 30 centimètres aux îles Lipari; de 2 à 13 centimètres seulement autour de la Sicile. Dans l'Adriatique, les chiffres oscillent entre 9 à Brindisi et 48 à Venise.

**La couleur des navires de guerre**, en Allemagne, sera désormais le jaune-cannelle : l'adoption de cette nuance a été décidée à la suite d'expériences ayant démontré que des navires peints de cette couleur, qui est sensiblement celle de l'eau de la mer du Nord, pourraient approcher l'ennemi sans en être aperçus. Toutes les parties extérieures des navires, visibles de loin, seront ainsi teintées afin que l'ennemi ne trouve plus devant lui de cible nettement visible.

**La grande roue-balançoire** construite par M. Ferris à l'Exposition de Chicago

a été non seulement un travail fort remarquable, mais encore une bonne spéculation. Inaugurée dans la première moitié de juin, elle avait couvert ses frais d'établissement, soit 1,500,000 francs, le 8 septembre. Ce jour-là, les recettes ont été de 40,000 francs. A un demi-dollar (2 fr. 50) par entrée, cela représente 16,000 amateurs.

**Les sociétés de secours mutuels** étaient en France, au 1<sup>er</sup> janvier 1892, au nombre de 9,414, comptant 1,471,285 membres et possédant 183 millions de francs, en chiffre rond.

L'augmentation sur l'année précédente est de 270 sociétés, de 35,919 sociétaires et d'environ 10 millions de francs.

Ces chiffres montrent que l'institution mutualiste a, en France, de profondes racines, et que sa vitalité y est assurée.

**Les diamants exportés** par les colonies anglaises du sud de l'Afrique, depuis 1867, représentent un nombre de 50 millions de carats, d'une valeur totale d'environ 1,750 millions de francs.

**La production totale de l'or** pour cette année est estimée, par le directeur de la Monnaie des Etats-Unis, à 725 millions de francs. La production des années précédentes avait été notablement inférieure :

1893.....	725 millions de francs.
1892.....	660 —
1891.....	580 —
1890.....	565 —

**La principale attraction** de l'Exposition qui s'ouvrira prochainement à San-Francisco sera une tour de 82 mètres, au sommet de laquelle sera placé un puissant projecteur.

Cette tour, dont la forme rappelle très exactement celle de notre tour de 300 mètres, sera décorée par 8,000 lampes à incandescence à globes de couleur variée, et comportera trois étages accessibles au public.

## LES LIVRES NOUVEAUX

*M<sup>me</sup> Roland*, par M<sup>me</sup> Carrette, née Bouvet, 1 vol. in-18, 3 fr. 50 (Ollendorff).

*L'Alsace-Lorraine devant l'Europe*, par Patiens, 1 vol. in-18, 3 fr. 50 (Ollendorff).

*Légendes de Notre-Dame de Paris*, par Pauline de Grandpré, 1 vol. in-8 (Tolra).

*Le Chevalier de Maison-Rouge*, par Alexandre Dumas, en 2 vol. et 1 album d'eaux-fortes (Testard).

*Histoire populaire de la peinture*, par Arsène Alexandre, 1 vol. grand in-8, avec 250 gravures, 10 fr. (Laurens).

*La Belle Bachelette*, par Antony Réal, 1 vol. in-18, 3 fr. 50 (Flammarion).

*Le Tambour-major Rambardin*, par Jacques Lemaire, illustration de Job (Delagrave).

*L'Art de peindre et de composer l'écran-tail, l'écran, le paravent*, par G. Fraipont, 1 vol. in-4<sup>e</sup>, avec 16 aquarelles et 100 autres gravures en teinte ou en noir, broché : 20 fr., toile 22 fr., amateur 30 fr. (Laurens).

*Un régiment à travers l'histoire* (le 76<sup>e</sup>, ex-1<sup>er</sup> léger), par le commandant Du Presnel, 1 vol. grand in-4<sup>e</sup>, 25 fr. (Flammarion).

*Etrennes aux dames*, petit almanach, année 1894, par Henri Boutet (imprimerie Chamérot et chez tous les libraires).

*Le Buteur d'âmes*, par Jean Lorrain, in-18, 3 fr. 50 (Charpentier et Fasquelle).

*Charlemagne, la France mère de l'Europe*, par J. Strada, in-18, 3 fr. 50 (Paul Ollendorff).

*J. Strada*, par J.-P. Clarens, in-8, 3 fr. 50 (Ollendorff).

*Les Progrès modernes*, par A. Bocher, in-18, 3 fr. 50 (Ollendorff).

*Vertu paenne*, par Saint-Prix, in-18, 3 fr. 50 (Calmann-Lévy).

*Maurice de Saxe et le marquis d'Argenson*, par le duc de Broglie, de l'Académie française, 1<sup>re</sup> édition dans le format in-18, 2 vol. 7 fr. (Calmann-Lévy).

*Les Œuvres et les Hommes; les Poètes*, par J. Barbey d'Aurevilly, in-18, 3 fr. 50 (Lemerre).

Au Bois-Joli, poésies par Gabriel Vicaire. In-18, 3 fr. (Lemerre).

Les Arts de reproduction vulgarisés, par Jules Aveline. In-8 avec 140 vignettes et 12 planches hors texte. 10 fr. (May et Motteroz).

Cœur de Mère, par Georges Pradel. 1 vol. in-18, 3 fr. 50 (Ollendorf).

La Chambre de 1893, biographie des 581 députés, par Alphonse Bertrand, secrétaire-rédacteur du Sénat, avec documents divers et liste des ministères depuis 1871. In-18, 4 fr. (May et Motteroz).

La France en bicyclette, étapes d'un touriste de Paris à Grenoble et Marseille, par Jean Bertol. In-8 illustré, 3 fr. 50 (May et Motteroz).

Anthracite, tragédie de Sophocle, mise à la scène française par Paul Meurice et Auguste Vacquerie. Musique de G. Saint-Saëns. In-8°, 4 fr. (Calmann-Lévy).

Publications d'etrennes.

Maison Hetzel.

La Vie au continent noir, par Félix Dubois. In-8 illustré de 80 dessins de Riou, d'après les documents d'Adrien Marie. Broché : 7 fr. ; cartonné : 10 fr. ; relié : 11 fr.

Ce n'est pas à nos lecteurs qu'il conviendrait de recommander longuement l'ouvrage si intéressant dont ils ont eu la primeur, et que la maison Hetzel vient de faire entrer à juste titre dans sa Bibliothèque d'éducation et de récréation. La Vie au continent noir méritait en effet de passer du journal au livre; jamais l'utile d'ailleurs ne trouvera mieux son application qu'à l'égard de ce récit qui, par l'évocation de pays inconnus, nous transporte en plein rêve, et, par la sincérité de ses descriptions, en pleine réalité. Les beaux dessins de Riou, faits d'après les croquis de l'infortuné compagnon de route de l'auteur, complètent admirablement cette publication qui nous fait goûter, sans danger ni fatigue, toutes les joies et tous les enthousiasmes de l'explorateur.

L'anneau des César, par M. Alfred Rambaud. Très artistiquement illustré par Roux, ce beau volume ne compte pas moins de 80 dessins. In-8, broché : 10 fr. ; relié : 15 fr. — Petit Bonhomme, par Jules Verne. In-8 illustré de 80 dessins par Bennett. — Les Contes Blancs, par M<sup>me</sup> Marie Barbier. In-8 illustré par P. Destez, J. Geoffroy, G. Roux. Broché : 7 fr. ; relié : 11 fr. — Geneviève Delmas, par Th. Bentzon. In-8 illustré par Georges Roux. Broché : 7 fr. ; cartonné : 10 fr. ; relié : 12 fr. — Le Roi des Pampas, par André Valdié. In-8 illustré par Félix Régamey et P. Achet. Broché : 7 fr. ; cartonné : 10 fr. ; relié : 12 fr. — Un château où l'on s'amuse, par Genevraye. In-8 illustré par G. Geoffroy. Broché : 4 fr. 50 ; cartonné 6 fr. — Rose et Rosette, odyssée d'une trop belle poupée, par B. Vadier. In-8 illustré par G. Geoffroy. Broché : 4 fr. 50 ; cartonné : 6 fr. — Petite Bibliothèque blanche : Le Sultan de Tanguik, par P.-J. Stahl; Un écolier américain, par Aldrich, traduit par Bentzon. Chaque volume gr. in-16 illustré, broché : 1 fr. 50 ; cartonné : 2 fr. — Albums P.-J. Stahl: La mère Bontemps et Papa en voyage, dessins de Frélich, chacun, bradel : 2 fr. ; cartonné : 4 fr. — La Guerre autour d'un cerisier, dessins en couleurs de Méy. Bradel : 1 fr. — Magasin illustré d'éducation et de récréation, tomes 62 et 63, gr. in-8, chacun, broché : 7 fr. ; cartonné : 10 fr. ; relié : 12 fr.

Maison Ducrocq

Les Bacheliers du Jolimetz, par Sixte Delorme, gr. in-18, orné de 10 gravures, broché : 3 fr. ; relié : 5 fr. 50. — Notre pays de France : Voyage de Famille (dans les Cévennes). In-4° orné de 100 vues, figures et compositions originales, broché : 5 fr. ; relié : 8 fr. — Les Enfants de Louissette, par M<sup>lle</sup> Marie Miallier, continuation de Louis et Louissette. In-4° illustré, broché : 5 fr. ; relié : 8 fr.

Maison Lethielleux

Zig-zags en Bretagne, texte et dessin par H. et G. Dubouchet, avec la collaboration de MM. H. Berteaux, J. Breton, Th. Deyrolle, François, Lemaire, Le Sénéchal Le Solance, H. Mosler.

ANNONCES

Tarif des Insertions, 5 fr. la ligne.

Les annonces sont reçues : Chez MM. AUDBOURG et C<sup>e</sup>, 10, place de la Bourse; A. LAHURE, 9, rue de Fleurus; Et aux BUREAUX DU JOURNAL, 13, rue Saint-Georges.

L'an qui commence à l'an de l'aut sera pareil. Au Congo je devrai mon toit (rais et vermill).

CAFÉ VACHETTE, 27, bd St-Michel, Adj. et de M<sup>e</sup> COLLEAU, n. 21, av. d'Italie, le 27 décembre 93, 2 h. M. à p. ne pouv. et. baiss. 150.000 f. Cons. 15.000 f. S'ad. à M. DESTRIEZ, liquid. judic., 46, r. St-André-des-Arts et au not.

MAISON, rue de la Bruyère, 21, Rev. 16, 132 fr. M. à p. 210.000 f. A adj. s. l'ench., ch. des not. de Paris, le 9 janvier 1894. S'ad. aux not. M<sup>e</sup> Motel, r. St-Denis, 5; M<sup>e</sup> VIAN, r. Turbigo, 3.

Fonds d'Imprimerie-Lithographie, r. du Delta, 12. Ancienne F. APPEL, Adj. en l'él. M<sup>e</sup> GRIGNON, maison, n. 25, bd St-Michel, le 28 déc. 93, 1 h. M. à p. p. et. baiss. 400.000 f. Loy. d'ay. 11.250 f. Cons. 50.000 f. Jouiss. imm. S'ad. M. Violet, admin. de soc., 15, r. de Strasbourg; Caudrey, Rec. de rent. r. Lafayette, 97, et aud. M<sup>e</sup> Grignon, not.

MAISON, r. St-Nicolas-St-Antoine, 11, C<sup>e</sup> 134<sup>e</sup>. Rev. bail princip. 2.700 fr. Mise à p. 30.000 f. Adj. s. l'ench., ch. not. Paris, le 9 janvier 1894. S'ad. à M<sup>e</sup> GRIGNON, not., 26, bd St-Michel.

Adj. en l'él. M<sup>e</sup> Dufour, not., 11, bd Poissonnière, le 15 janvier 1894, ci-après : 1<sup>e</sup> 800 Actions 1894, 1 h. des VALEURS Soc. anonyme p. la Transmiss. de la force p. l'électricité, en 8 lots. M. à p. par lot, 20.000 f.; 2<sup>e</sup> 5 Bons d'amortiss. Soc. Christophe et C<sup>e</sup>, M. à p. 500; 3<sup>e</sup> 100 Parts de fondat. Ban. transatlant., 3 lots. M. à p. 2.000 f. p. lot; 4<sup>e</sup> 1.000 Act. Soc. du don. de l'Harbor et de la Macta, 10 lots. M. à p. 2.500 f. p. lot; 5<sup>e</sup> 1.339 Act. Mines de Bert, 13 lots. M. à p. 1.000 f. p. lot de 100 act. et 390 f. p. act.; 6<sup>e</sup> 80 Actions Jouiss. Soc. gen. du Port de Passages (Espag.), 4 lots. M. à p. p. lot, 2.000 f.; 7<sup>e</sup> 30 Parts de fond. C<sup>e</sup> Transv. Genève, 3 lots. M. à p. 3.200 f. p. lot. Toutes ces m. à p. pourr. et. baiss., faculté de réun. de tout ou partie des lots. Cons. p. ench. exigée. S'ad. à M. BONNEAU, liquid. jud., 60, r. de Provence, et aux not. M<sup>e</sup> P. Rigault, 31, bd Sebastopol et aud. M<sup>e</sup> Dufour.

Détachez avec la BENZINE COLLAS (Basse verte).

RECOLOREZ A SEC vos cheveux blancs dans leur nuance naturelle avec la POUDRE CAPILLUS, 5 f. 8 f. et 12 f. mandat, 5 f. 50, 8 f. 85, 12 f. 85 Parf<sup>ie</sup> Ninon, 31, rue du 4-Septembre.

MAIN PAPALE, la Pâte des Prélats, ducale, princière, par la Pâte des Prélats qui empêche et détruit engelures et crevasses. Parfumerie Exotique, 35, rue du 4-Septembre.

PARFUMERIES REUNIES, 30, RUE LAFAYETTE, PARIS.

Américain GROG DUPIT, BORDEAUX Médaille d'Or LA PLUS H<sup>e</sup> RÉCOMP.

ROYAL HOUBIGANT, NOUVEAU PARFUM

RHUM CHAUVET

NESSARI "RIMMEL"

Parfum délicat, d'une suavité exquise et d'une extrême concentration.

Extrait pour le mouchoir, Eau de toilette, Savon, Cold-cream Diaphane, Brillantine concrète.

E. RIMMEL

96 Strand, London. 9, boulevard des Capucines, Paris.

ANTIPIRYNE, Exiger dans toutes les Pharmacies L'ANTIPIRYNE du D<sup>r</sup> KNORR Consulter les Médecins pour les doses à prendre

VIANDE, FER & QUINA, L'alimentation tonique la plus réparatrice VIN FERRUGINEUX AROUD au QUINA et aux principes solubles de la VIANDE RÉGÉNÉRATEUR DU SANG Guérit sûrement: Chlorose, Fluxions blanches, Épuisements, Appauvrissement ou Altération du sang — 5 fr. Dépôt G<sup>e</sup>: J. FERRÉ, succ<sup>r</sup> de AROUD, 102, r. Richelieu, Paris et t<sup>tes</sup> ph<sup>ies</sup>.

Gouttes Livoniennes, Contre Rhumes, Toux, Bronchites, etc.

Sirop Flon, Lénitif Pectoral, guérit Irritations des Bronches — Toux Catarrhes — Rhumes. — T<sup>tes</sup> Ph<sup>ies</sup>.

LA VÉRITABLE EAU DE BOTOT, est le seul Dentifrice approuvé par L'ACADÉMIE de MÉDECINE de PARIS (16 Mai 1783) Pour éviter les Contrefaçons souvent dangereuses, toujours nuisibles, exiger sur l'étiquette la signature et l'adresse: 17, Rue de la Paix, Paris.

ETABLISSEMENT DE SAINT-GALMIER (Loire) SOURCE BADOIT, L'EAU DE TABLE SANS RIVALE, LA PLUS GAZEUSE Débit: 30 millions de bouteilles par an. Vente 12 millions

PÂTE DENTIFRICE GLYCÉRINE, S'EN SERVIR UNE FOIS C'EST L'ADOPTER, GELLÉ FRÈRES, 6, Avenue de l'Opéra, 6 PARIS



Aimez-vous la bonne Musique ?

Voulez-vous, sans être musicien, exécuter sur le piano les morceaux d'opéras les plus brillants, les danses les plus difficiles avec la mesure et l'expression d'un grand artiste ?

Achetez le PIANISTA-THIBOUVILLE à double effet pneumatique; cet appareil s'adapte, en moins d'une minute, à tous les pianos par un simple rapprochement en plaçant les touches du pianista sur celles de piano.

LE PIANISTA EST VISIBLE TOUS LES JOURS — 68 et 70, Rue Réaumur, PARIS

Advertisement for Bénédictins Abbaye de Souillac. Includes text: PLUS DE MAUX DE DENTS! PAR L'EMPLOI DES DENTIFRICES Élixir, Poudre et Pâte DES BÉNÉDICTINS de l'Abbaye de Souillac. Dom MAGUELONNE, Prieur. Inventé en l'an 1373 par le Prieur P. BOURSAUD. VENTE EN GROS: SEGUIN, BORDEAUX MAISON FONDÉE EN 1807. Vente dans toutes les bonnes Parfumeries Pharmacies et Drogueries. Includes illustration of a monk holding a bottle.



Alimentation de l'Enfance

PAPILLA MEXICAINE

Ce nouveau produit, excellent et d'un emploi facile, se recommande à toutes les mères désireuses, au moment du sevrage, de donner à leurs enfants une bouillie agréable et nourrissante.

91, r. de Rivoli MASSON 9, B<sup>d</sup> Made'iene PARIS Chocolatier PARIS

VELOUTINE CH<sup>LES</sup> FAY, POUDRE DE RIZ SPÉCIALE Préparée au BISMUTH par Ch<sup>les</sup> FAY, parfumeur, 9, rue de la Paix, Paris.



## A MELILLA

Les dernières dépêches du Maroc n'annoncent pas encore la fin de l'action militaire de l'Espagne à Melilla. Les gravures qui complètent, dans ce numéro, l'intéressante série de documents rapportée par notre envoyé spécial ont donc conservé toute leur actualité.

Nous les passons rapidement en revue. Les marchandes qui promènent, à Melilla, des boutiques roulantes où elles débitent des beignets avec du pseudo café ou quelque autre liquide pour les arroser, correspondent à ces cantinières irrégulières qu'on voit chez nous inévitablement s'attacher aux troupes en mouvement. Dans le groupe saisi sur le vif par notre collaborateur, un des soldats espagnols lit une lettre du pays. Peut-être contenait-elle un mandat qui lui a permis de régaler les camarades.

La vue du faubourg du Polygone est prise du fort de Cabrerizas bajas, d'où l'œil embrasse un panorama très étendu. Au fond, on aperçoit les hauteurs abruptes du Gurugu, occupées par les Kabyles. Au second plan s'élèvent les forts de los Camellos et San-Francisco. Un nuage de fumée indique que le premier, au moment même où l'appareil photographique a fonctionné, tirait un coup de canon pour fouiller les flancs de la montagne.

Au camp, le colonel du 11<sup>e</sup> régiment de ligne, près de sa tente, fait une théorie à ses officiers groupés pittoresquement autour de lui. Ceux-ci écoutent attentivement les explications topographiques que leur donne leur chef. Plusieurs d'entre eux prennent des notes sur un carnet; quelques-uns sont munis de jumelles. Au loin, on aperçoit la mer vers laquelle décline le plateau où le camp est établi.

Très pittoresque, le lavabo du quartier de cavalerie. Un vieux lavoir des plus rustiques, où les troupiers, en tenue négligée, s'escriment à l'envi pour nettoyer approximativement leur linge et leurs personnes dans une eau douteuse.

Une erreur de nom s'est glissée dans notre numéro du 9 décembre au sujet du projecteur électrique installé à bord du cuirassé espagnol *Comte de Venadito*. Ce n'est pas l'appareil Mangin; mais le projecteur parabolique, nouveau système, construit par la maison Bréguet.

Un dernier mot. Après son expulsion de Melilla, M. Meys, débarqué à Malaga, crut devoir quitter au plus vite le territoire espagnol. Il s'embarqua sur le paquebot la *Ville d'Oran* qui le conduisit à Marseille après avoir touché l'Algérie. *L'Illustration* se fait un devoir d'offrir ses vifs remerciements à M. le commandant Thuillier, à M. Salvit, commissaire du bord, et à tout l'équipage de la *Ville d'Oran*, pour les égards particuliers dont notre collaborateur a été l'objet pendant la traversée.

## LE PROCÈS DE LEIPZIG

Depuis le procès des Alsaciens-Lorrains condamnés pour haute trahison il y a quelques années, aucune cause évoquée devant la Cour suprême d'empire de Leipzig n'a eu autant de retentissement que celle de nos deux compatriotes, MM. Degouy et Delguy-Malavas, officiers de marine, prévenus d'avoir levé sur place les plans des principales fortifications maritimes de la Baltique.

On sait qu'ils avaient quitté Paris et s'étaient rendus à Cowes, où ils avaient loué pour quinze jours, sous les noms empruntés de Dubois et Dagué, un yacht avec un capitaine et cinq hommes d'équipage, tous Anglais, sous prétexte de faire une excursion d'agrément le long des côtes de la mer, au nord de la Baltique. Ils visitèrent ainsi, sans attirer l'attention, Wilhelmshaven, Borkum, et Helgoland. Mais à Cuxhaven, à l'embouchure de l'Elbe, ils furent soupçonnés et signalés. Un douanier, monté à bord pour vérifier les papiers de l'*Insect*, avait remarqué sur la table de la cabine des cartes et des photographies laissées là par inadvertance. Sachant que le yacht et ses passagers se rendaient par le canal de l'Eider à Kiel, ce

M<sup>lle</sup> KLUMPKE, docteur ès-sciences mathématiques.

fonctionnaire avait avisé en hâte les autorités de la ville.

Aussi, dès l'arrivée de l'*Insect* dans le port de Kiel, le bourgmestre Lorey avait organisé une surveillance très étroite. MM. Degouy et Delguy-Malavas furent donc suivis pas à pas par des agents secrets dans les exercices qu'ils firent, deux jours durant, aux environs de Kiel, où ils inspectèrent les ouvrages fortifiés tant du côté de la terre que du côté de la mer. Les Allemands avaient pris toutes les précautions pour que le yacht ne pût quitter le port inopinément pendant la nuit. Et ils avaient laissé deux jours entiers les deux officiers français rassembler les matériaux qui devaient servir de pièces à conviction contre eux.

Le matin du troisième jour, à neuf heures, la police de Kiel montait à bord de l'*Insect*, arrêtait MM. Dubois et Dagué (qu'on ne connaissait alors que sous leurs noms supposés), saisissait leurs esquisses et mettait le yacht sous séquestre.

Dans les premiers interrogatoires, les inculpés réussirent à cacher leurs noms véritables et prétendirent que leurs relevés cartographiques et les photographies qu'ils avaient prises de certains points étaient destinés à un ouvrage purement scientifique. Mais ce système de défense ne tint pas contre l'examen des papiers, confiés à trois des officiers les plus expérimentés de l'office maritime de l'Empire. Peu à peu MM. Dubois et Dagué furent amenés à donner leurs noms de Degouy et Delguy-Malavas, leurs qualités d'officiers et le but du voyage qu'ils avaient entrepris. L'instruction fut close sur ces aveux le 3 novembre. Le procès n'est venu devant la Cour suprême de l'empire que la semaine dernière.

Les débats, après une instruction aussi complète, n'ont présenté aucune révélation nouvelle, ni aucun incident. Sur les réquisitions du procureur général de Tessen-dorf, M. Degouy a été condamné à six ans de réclusion, et M. Delguy-Malavas à quatre ans de la même peine.

Le dessinateur a pris *de visu* la cour, le banc des experts et celui des accusés pendant la plaidoirie du défenseur M<sup>e</sup> Putzler. Au fond, la cour, le président et dix juges

siègent en hémicycle sous un buste de l'empereur. Au premier plan à gauche, les experts militaires, trois officiers de l'office impérial de la marine allemande, en petite tenue, et le Dr Rose, interprète chargé de traduire aux officiers français les questions du président, et de rapporter leurs réponses à la cour. Derrière le banc des experts, le procureur général de Tessen-dorf s'appête à répliquer au défenseur.

M<sup>lle</sup> KLUMPKE

Marchant sur les traces savantes de Sophie Germain, de Maria Agnési et de M<sup>me</sup> Kowalewska, M<sup>lle</sup> Klumpke, jeune Américaine de San-Francisco, s'est vouée avec talent et succès à l'étude des mathématiques; elle a été reçue docteur sciences le 14 décembre 1893.

C'est dans leur application à l'astronomie que M<sup>lle</sup> Klumpke s'est attachée aux mathématiques. Deux autres jeunes filles avaient déjà obtenu le brevet de docteur ès-sciences, M<sup>lle</sup> Bignon et Leblos, mais c'était des sciences naturelles qu'elles avaient fait leur spécialité.

On ne saurait s'étonner, d'ailleurs, des succès remportés, en mathématiques notamment, par des demoiselles. Le cerveau féminin, d'après l'opinion motivée des physiologistes, est tout particulièrement apte à l'étude des sciences exactes et c'est en raison des usages et des traditions bien plus que par défaut d'aptitude que les exemples du genre de ceux que nous venons de citer ne se sont pas davantage multipliés.

M<sup>lle</sup> Klumpke n'est pas une nouvelle venue dans la science. Elle était attachée aux travaux de l'Equatorial de la tour de l'Est, à l'observatoire de Paris, lorsque le regretté amiral Mouchez, frappé de ses aptitudes toutes particulières et de son haut degré d'instruction, la distingua.

On s'occupait alors d'établir d'une façon exacte la carte du ciel en utilisant les procédés récents de la photographie. M<sup>lle</sup> Klumpke y fut attachée et elle a su y apporter une perfection de recherches et une précision qui l'ont mise aussitôt en évidence.

Notre gravure représente la jeune femme-docteur dans son bureau de l'Observatoire de Paris, travaillant à la mesure des clichés photographiques dont la réunion formera la carte du ciel. Devant elle, se trouve l'appareil destiné à cette mesure. C'est un gros microscope, à fort grossissement, solidement bâti en fonte, afin d'éviter toute secousse et tout mouvement. Voici quel est son rôle.

On prend tout d'abord des plaques photographiques sensibles auxquelles on fait subir l'impression d'un réseau quadrillé. Ces plaques sont alors exposées devant le ciel, à deux reprises, pendant une durée d'un quart d'heure environ. Le ciel s'y photographie; et alors, au lieu de suivre péniblement à l'aide du télescope les astres dans l'espace, on a en quelque sorte un ciel immobile sur lequel on peut tout à loisir, avec le microscope dont nous avons parlé, déterminer exactement la position relative de chaque étoile par rapport à ses voisines et aux constellations.

Bien que le grossissement de l'appareil soit considérable, on juge de la patience et de la sagacité qu'il faut pour repérer sans erreur, sur les plaques, ces petits astres semés à la volée et presque imperceptibles et pour ne pas les confondre les uns avec les autres. C'est là que M<sup>lle</sup> Klumpke excelle: elle a déjà fourni à nos astronomes la confirmation de certaines hypothèses scientifiques et ouvert des aperçus nouveaux.

## LES FOUILLES DE DOUGGA

Un archéologue des plus distingués, M. le docteur Carton, a exposé récemment à l'Académie des inscriptions et belles-lettres les résultats des fouilles qu'il a dirigées en Tunisie, au cours d'une mission dont l'avait chargé le ministre de l'instruction publique.

À Dougga, village situé à une courte distance de Tunis, M. le Dr Carton a dégagé les ruines de plusieurs édifices romains du plus haut intérêt, entre autres un théâtre dans un état de conservation surprenant pour son âge. C'est ce monument que nos gravures reproduisent sous deux aspects.

Presque complètement enseveli d'abord, il ne laissait apercevoir que les gradins supérieurs et les têtes de quelques colonnes de la scène restées debout. En faisant enlever une couche de fumier de cinq mètres d'épaisseur et plus de deux mille mètres cubes de terre, l'explorateur a mis à découvert la *cavea* (partie affectée aux spectateurs), avec vingt-cinq gradins de pierre parfaitement intacts, et une scène mesurant vingt-cinq mètres de largeur. Celle-ci est pavée d'une mosaïque de dalles blanches encadrées d'une bordure verte. Des quarante colonnes qui s'y dressaient, tant au milieu que dans le *proscenium*, on en compte encore vingt-cinq. À l'extérieur, elle est entourée, de trois côtés, d'un promenoir large de six mètres. Les dépendances, c'est-à-dire le foyer, trois escaliers y accédant, et les coulisses, ont été également déblayés. Parmi les vestiges exhumés, il faut citer une statue colossale, d'un excellent travail, mais malheureusement décapitée. On retrouve d'ailleurs partout des inscriptions très précises; l'une, au pied de la statue de l'empereur Probus, célèbre la prospérité de l'empire; l'autre, courant au-dessus des arcades de la *Summa cavea*, fait connaître la date approximative de la construction, sous Marc-Aurèle; une troisième placée sur la frise du portique de la scène, rappelle que Marcius Quadratus, en souvenir de son élévation à la dignité de *flamen perpetuus*, édifia ce théâtre à ses frais, et énumère les réjouissances qu'il offrit à l'occasion de l'inauguration.

L'édifice ne mesure pas moins de soixante-quinze mètres dans sa plus grande dimension. Il n'est pas seulement remarquable par son architecture, mais encore par sa situation. Du haut des gradins, on embrasse d'un coup d'œil ces ruines majestueuses, et l'on aperçoit, à travers la colonnade de la scène, comme un superbe décor, la vallée du Khalledk et la montagne de Sidi Cheldi. M. le Dr Carton, par ses patients travaux, a donc bien mérité des archéologues et des touristes.

E. F.

L. MARC, Directeur-Gérant.

Imprimerie de l'Illustration, L. MARC, 13, rue Saint-Georges.

VEILLONS AU SALUT DE L'EMPIRE! par Henriot.



Dernières modes : chapeaux et costumes.  
 A la Napoleon — A la Lefebvre — A la Marbot — A la Roustan — Redingotes Fouché pour gentlemen. — Robe-Caroline (modèle exclusif). — Bijouterie : épingles. — 1. Soleil d'Austerlitz. — 2. L'aigle sur les toits Notre-Dame. — 3. L'étoile des Bonaparte. — 4. Un morceau de roc de Sainte-Hélène. — Fourrures Bérésina (dernière création).



Le ministre de la guerre, suivant le courant irrésistible, rend à l'armée les uniformes de 1807.  
 LES MENUS DES RESTAURANTS : Veau Marengo. — Mouton Brumaire. — Leipsick de perdreaux. — Œufs Friedland. — Omelette Borodino. — Bouillie Wagram. — Pore Hudson-Lowe. — Pâtés à la Cambronne. — Waterloo de foie gras.  
 Place Vendôme, le Conseil municipal fait rebadigeonner César et lui rend son petit chapeau.  
 Sur les boulevards on s'arrache les romans du jour : Mémorial de Sainte-Hélène. — Souvenirs d'un Mamelouck. — Corinne ou l'Italie... On assomme les pensionnés du 2 décembre...  
 Et la République elle-même, dans son accès de gloire rétrospective, s'écrie : « Viens, je t'attends... » — Heureusement, elle chante bien quand il n'est pas là!



**PRIX DE FABRIQUE — CHOIX CONSIDÉRABLE**  
**Comptoir Général**  
 9, BOUL<sup>d</sup> POISSONNIÈRE (COIN DE LA RUE DU SENTIER) PARIS.  
 ENVOI FRANCO du TARIF-ALBUM



**FROID ET GLACE**  
 COMPAGNIE INDUSTRIELLE  
 Des procédés RAOUL PICTET  
 16, rue de Grammont, 16, PARIS  
 APPAREILS A PRODUIRE  
**LE FROID ET LA GLACE**  
 Production garantie même dans les pays les plus chauds  
 Envoi franco du catalogue.

**PARFUMS VIOLETTES DU CZAR**  
 ESSENCE — POUDRE  
 pour LE MOUCHOIR — SAVON  
 Création de la PARFUMERIE ORIZA de L. LEGRAND  
 11, Place de la Madeleine, PARIS.

**DARBO APPAREILS D'HYGIÈNE**  
 MÉDECINE, CHIRURGIE  
 86, Passage Choiseul, Paris.

**HUITRIÈRES DE L'ASCENSION**  
 à Bourcefranc-Mareennes (Ch<sup>te</sup>-Inf<sup>se</sup>)  
 MM. DU VIGNEAU expédient f<sup>o</sup> contre mandat-poste:  
 50 Mareennes moyenn<sup>es</sup> blanches, 4f. 50; vertes, 4f. 75  
 75 — grosses — 4f. 50; — 4f. 75  
 50 — extra — 4f. 75; — 5f.

**BOITEUX PAR COXALGIE** APPAREIL ORTHOPÉDIQUE supprimant toute apparence de difformité. H. BLEUZE, 29, rue Taitbout, Paris.

**BANQUE FÉDÉRALE FRANÇAISE**  
 sur HYPOTHÈQUES, TITRES NOMINATIFS, SUCCESSIONS ouvertes, NUES-PROPRIÉTÉS Usufruits, CAUTIONNEMENTS  
**ARGENT de SUITE** **PRETS ACHAT**  
 55, r. de Châteaudun, PARIS  
 E.-L.-B. de Rouville, directeur général

de FLORENCE VÉRITABLE.  
**IRIS** 24, rue des Lombards, Paris.  
**NOUVEAU CIRAGE A HARNAIS**  
 Simple sans brosser ni froter. V. BRILLET, 17, r. Beaurepaire, Paris  
**LOUVRE DENTAIRE** Dentiers complets DM, Dipl. d'Honneur 100<sup>e</sup> Exposition Universelle de 1889, 54, rue Rivoli.

**GRAND PRIX**  
**SAVON à l'IXORA**  
 NOTOIREMENT SUPÉRIEUR  
 A TOUS LES AUTRES SAVONS  
**ED. PINAUD** 1881  
 37, B<sup>d</sup> de Strasbourg, PARIS

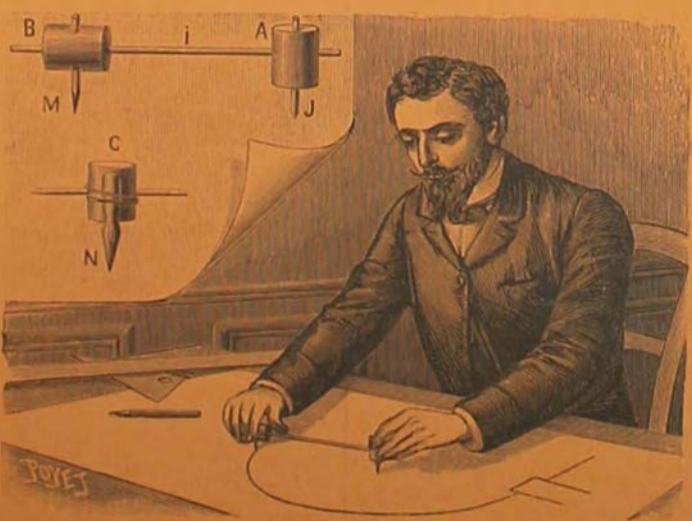
**LA "REMINGTON"**  
 est la MACHINE A ECRIRE la plus solide, la plus rapide et la mieux construite. Toute personne qui écrit beaucoup doit avoir une machine "REMINGTON".  
 Copie de Cours et de Manuscrits.  
 Catalogue illustré et Spécimens d'écriture sur demande.  
 WYCKOFF, SEAMANS & BENEDICT, 18, Rue de la Banque, PARIS.

Manufacture de Lampes à Incandescence  
**LA FRANÇAISE**  
 Fabriquées à PARIS, 31, RUE CLAUDE-BERNARD  
 Direction et Commandes : 17, RUE LE PELETIER  
**LAMPES TRÈS ÉCONOMIQUES**  
 PRIX : par 20 Lampes. 1.70 (franco de port)  
 par 50 Lampes. 1.60 (et d'emballage)  
 par 100 Lampes. 1.50 (dans toute la France)  
 par 500 Lampes. 1.35 (France)  
 Lampes de luxe, fantaisie, de couleur et dépolies.

LA SCIENCE AMUSANTE

COMPAS IMPROVISÉ

Si nous avons à décrire des cercles d'un grand rayon, les compas des pochettes de mathématiques deviendront insuffisants, et nous devons avoir recours à ce que l'on appelle un compas à verge. Cet instrument consiste en deux pièces de cuivre que l'on fixe par des vis sur une règle rigide, l'une de ces pièces portant une pointe, l'autre portant le crayon et le tire-lignes. En faisant varier l'écartement des deux pièces le long de la règle, on peut ainsi tracer des cercles de différents rayons.  
 Deux bouchons et une tringle à petits rideaux, détachée pour un instant de notre fenêtre, vont nous permettre de construire instantanément un appareil de ce genre. L'un des bouchons A sera traversé par un clou ou une grosse épingle J. Ce sera la pointe sèche, que l'on devra placer au centre du cercle à décrire. L'autre, B, sera traversé par le crayon M et représentera la pointe traçante. Les deux



bouchons s'enfilent à frottement dur sur la tringle. Nous attacherons solidement une plume N sur un troisième bouchon C destiné à remplacer B lorsque nous aurons à faire des tracés à l'encre. Le crayon ne devra pas traverser le bouchon B en son milieu, mais un peu sur le côté, afin de laisser libre le passage de la tringle.

TOM TIT.

Vient de paraître  
**ÉTRENNES 1894**

LA SCIENCE AMUSANTE (3<sup>e</sup> série). Cent nouvelles expériences par

**TOM TIT**

En vente partout.

La reproduction des articles et gravures de la SCIENCE AMUSANTE est rigoureusement interdite

**MENU**

Consommé à la Sôvigné.  
Filets de sole à l'amiral.  
Selles de pré-salé purée de champignons.  
Suprême de volailles aux petits pois.  
Faisans rôtis sur canapé.  
Salade.  
Pâté de foies gras de Colmar.  
Haricots verts au beurre.  
Glace aux avelines.  
Un verre de Bénédicte.

Le **JAMBON COLEMAN**, marque « **GENUINE** », est le meilleur. — *Exiger la marque.*

**LE POT AU FEU** JOURNAL BI-MENSUEL 87, Rue St-Honoré

**ST BOES** SOURCE SULFO-BITUMINEUSE Souveraine et sans rivale contre Rhumes, Bronchites, Laryngites, Angines, Catarrhes, Asthmes, Phtisies, etc. Dose 1/4 à 1/2 verre par jour. — Dans toutes les Pharmacies

**MAISONS RECOMMANDÉES**

Ameublement (broderies p<sup>o</sup>) Ouvrages de dames M<sup>o</sup> CECHEZ, 3, rue d'Aboukir, Paris.

**Appareils herniaires et orthopédiques.**

DRAPIER et fils, 41, r. Rivoli. Sans succ<sup>o</sup>. Catai. fr.

**Bébés, Jeux, Jouets, Cotillon.**

CHAUTOUR, Au bonheur des enfants, 43, boulevard Malesherbes.

**Bégaiement et défauts de prononciation**

Docteur CHERVIN, avenue Victor-Hugo 82, Paris.

**Billards et Billards-Tables.**

BLANCHET-GUERRET, 53, r. de Lancry, bandes am<sup>o</sup>.

**Boîtes et dragées pour baptêmes**

JACQUIN FRÈRES, 12, rue Pernelle, PARIS

**DEUIL** A St-ROCH, 197, rue St-Honoré; DEUIL complet et soigné en 12 h. Prix modérés.

**EAU LEBLEU**, 13, rue Maubeuge, Paris. Eau progressive, lafac. 4f p<sup>o</sup> recolor, cheveux et barbe.

**E. BUISSOT** COLLECTION D'EVENTAILS ANCIENS. 46, r. des Petites-Ecuries, Paris.

**LESSIVE-IRIS** CHEZ TOUS LES ÉPICIERES G. CAMUS, 44, av. du Maine.

**Orfèvrerie de table.**

P. CANAUX et C<sup>o</sup>, 30, boulevard Malesherbes.

COMPTOIR G<sup>o</sup> DE PHOTOGRAPHIE, 57, r. St-Roch; Paris.

**Relieurs.**

MAGNIER (Ch.) et ses fils, rue de l'Estrepado, 5 et 7.

**Reliure en tous genres.**

L. DARTUS, bureaux et ateliers, 6 et 12, r. Christiani.

**Thés.**

C<sup>o</sup> Anglaise, 23, place Vendôme. Env. fr un kilog.

Eau arsenicale éminemment reconstituante  
**LA BOURBOULE**  
Anémie, Diabète, Rhumatismes  
Voies respiratoires, Herpétisme  
**SOUS CHOUSSY ET PERRIÈRE**  
Enfants débiles et personnes affaiblies

MÉDAILLE À L'EXPOSITION UNIV. PARIS 1889  
**UNION FRANÇAISE DES OUVRIERS HORLOGERS**  
Montre-Argent (DE BESANCON) Hommes et Dames, 10<sup>o</sup>  
REVEIL garanti 3 ans REMONTOIR avec bob. 5<sup>o</sup>  
REMONTOR avec bob. 10<sup>o</sup> 10<sup>o</sup> 10<sup>o</sup> 10<sup>o</sup>  
REMONTOR avec bob. 10<sup>o</sup> 10<sup>o</sup> 10<sup>o</sup> 10<sup>o</sup>  
M. n<sup>o</sup> 100, Argent, tous genres, tous prix Catalogue  
gratuit. 4<sup>o</sup> Direct. 2 r. St-Antoine, Besançon  
Evoit/Franco. Mandat-p<sup>o</sup> (ajouter 50 c.) Atelier spécial de réparation.

HORS CONCOURS - Membre du Jury EXPOS. UNIV. PARIS 1889

**LE COMBLE DE L'ART CULINAIRE**  
**MAGGI**  
154 RUE MONTMARTRE PARIS  
Envoi d'échantillons à réception de 75 cent. en timbres-poste

Banque PETITJEAN, 12, r. Montmartre (41<sup>e</sup> année). (Faub. St-Germain) **HOTEL A VOYAGEURS LUXEUX** TABLE D'HOTE 36 chambres riches, meublées, client aristocratique. SITUAT. 1<sup>er</sup> ordre. Aff. 40000. Bénéf. nets 8000. Px 25000.

Pour extension PRODUIT PHARMACEUTIQUE demande ASSOCIÉ ou COMMANDITE 50,000 f. Produit uniq. Nouv<sup>e</sup> découverte. Rap. net 50000 f. p. an. Banque PETITJEAN, 12, r. Montmartre (41<sup>e</sup> année).

Jeunes Filles **Éducation** **NOUVEAUTÉS** **ETRENNES** Jeunes Gens  
1894 **COLLECTION HETZEL** 1894  
Volume grand in-8 illustré Broché, 10 fr. Cartonné, toile, 13 f. Relié, 15 f.  
**ALFRED RAMBAUD**  
**L'Anneau de César**  
Illustrations de G. ROUX  
Volumes in-8 illustrés à 4 fr. 50 Cartonnés toile, tranché dorée, 6 fr.  
A. GENNEVAYE. Un Château où l'on s'amuse Illustrations de GEOFFROY  
B. VADIER. . . . . Rose et Rosette Illustrations de GEOFFROY  
Envoi **FRANCO** du Catalogue illustré de la Bibliothèque d'Éducation et de Récréation  
Envoi d'un Numéro spécimen du MAGASIN D'ÉDUCATION  
Envoi **FRANCO** de toute demande accompagnée de ses motifs.  
PARIS - 18, Rue Jacob - **J. HETZEL & C<sup>o</sup>**, Editeurs

VOLUMES IN-8 ILLUSTRÉS Brochés, 7 fr. Cartonnés toile, 10 fr. Reliés, 11 fr.  
M<sup>o</sup> MARIE BARBIER. Les Contes Blancs Accompagnés de 10 Mélodies inédites  
de MM GOUNOD - E. GUIRAUD - H. MARÉCHAL MARSENET - NADAUD - REYER - RUBINSTEIN SAINT-SAËNS - H. SALOMON - AMBROISE THOMAS Illustrations de DESTÈVE - GEOFFROY - ROUX  
Th. BENTZON. . . . . Geneviève Delmas Illustrations de G. ROUX  
Félix DUBOIS. La Vie au Continent noir Illustrat. de Riou, d'après les documents d'A. MARIE  
ANDRÉ-VALDÈS. Le Roi des Pampas Illustrations de Félix REGAMEY et P. ACHEZ  
MAGASIN D'ÉDUCATION ET DE RÉCRÉATION ANNÉE 1893 - 2 vol. in-8 illustrés, Châssis 7 fr. - cart. 10 fr. - Rel. 12 fr.  
Abonnement pour 1894 : Paris, 14 fr. Départ, 16 fr. Etr. 17 fr.

Volume grand in-8 illustré Broché, 9 fr. Cartonné, toile, 12 f. Relié, 14 f.  
**JULES VERNE**  
**Petit Bonhomme**  
Illustrations de L. BENETT  
**PETITE BIBLIOTHÈQUE BLANCHE**  
Volumes gr. in-16 illustrés à 1 fr. 50. Cartonnés, 2 fr.  
P.-J. STAHL. . . . . Le Sultan de Tanguik Illustrations de HENRIOT  
ALDRICH. . . . . Un Écolier Américain Illustrations de J. DAVIS  
**Albums STAHL**  
En noir bradel, 2 fr. - Cartonnés toile, 4 fr.  
FRÉLICH. . . . . La Mère Bontemps  
FRÉLICH. . . . . Papa en Voyage  
En couleurs, bradel, 1 fr.  
MÉRY. . . . . Autour d'un Cerisier

**P. SORMANI**  
Rue Charlot, 10, PARIS  
PARIS 1889  
**GRAND PRIX**  
  
N<sup>o</sup> 216 - Fr. 100  
**CATALOGUE ILLUSTRÉ FRANCO**  
TROUSSES, MALLETTES & SACS DE VOYAGE

**AGENDA DE LA SEMAINE**

Du 23 au 29 Décembre 1893.

**SAMEDI, 23 DÉCEMBRE**

**Lever du soleil :** 7 h. 51. — **Coucher :** 4 h. 5.  
**Fêtes à souhaiter.** — DAGOBERT. — VICTOIRE.  
**Courses de chevaux.** — A Nice.  
**Solennités religieuses.** — Samedi des Quatre-Temps (abstinence et jeûne). — Ordination de prêtres. — Clôture du sabbat israélite : 5 heures du soir.  
**Conférences.** — M. Georges Picot, membre de l'Institut : le repos du dimanche (8 h. 1/2 du soir, hôtel de l'Union chrétienne des jeunes gens, rue de Trévise).  
**Banquets corporatifs.** — Dîner mensuel, sous la présidence de M. Antonin Dubost, garde des sceaux, de la Société du Gratin dauphinois (Grand Vétour, 8 heures du soir). — Fête triennale de l'Association des voyageurs de commerce (Grand-Hôtel). — A l'occasion du 13<sup>e</sup> anniversaire de sa fondation, banquet, suivi de bal et de concert, de la Société civile de retraite des Prévoyants de l'Avenir.  
**Théâtres.** — Soirée de la Société l'Essor à la Bodinière.  
**Expositions avicoles.** — A Bruxelles, 4<sup>e</sup> exposition internationale d'aviculture organisée par la Société des aviculteurs belges (4 jours). — A Liège, exposition de l'Union avicole de la province de Liège (4 jours).  
**DIMANCHE, 24 DÉCEMBRE**  
**Fêtes à souhaiter.** — IVAN. — DELPHINE.  
**Athlétisme.** — Cross-country (handicap) du Racing Club de France (12 kil.).  
**Football.** — Match entre l'Inter-Nos et l'Association sportive d'Asnières (nouveau terrain de l'Association à Levallois). — Match entre l'Antwerp Football Club contre le Harwich Football Club à Harwich, Etats-Unis).  
**Escrime.** — Premier assaut de la Société d'escrime pratique.  
**Tir.** — Paris (concours au pistolet de combat, 26, rue Copernic, tous les jours excepté le vendredi), Paris (tir à la carabine et au Gras réduit, 2 rue Constance), Saint-Denis (tir régional), Maisons-Laffitte (tir permanent de la coupe), Pont-a-Mousson (distribution des prix de la Société mixte de tir du 42<sup>e</sup> régiment territorial).  
**Tir au canon.** — A Lyon (Société de tir réduit au canon pour la réserve et la territoriale).  
**Solennités religieuses.** — 4<sup>e</sup> dimanche de l'Avent. — Vigile de Noël. — Quête pour la sou-

lage ment des prêtres âgés et infirmes et l'entretien des séminaires. — Pèlerinage français de Jérusalem : première visite à Bethléem. — Adoration perpétuelle (jusqu'à 26) à la chapelle de Saint-Michel, rue Saint-Jacques, 193, et à la chapelle des sœurs, de Saint-Thomas de Villeneuve, rue de Sévres, 27.  
**Elections de conseillers généraux.** — A Saint-Jean-de-Dave (Manche), Tramayes (Saône-et-Loire), Belley (Ain), Roullans (Doubs), Rennes-sud-ouest, Grandpré (Ardennes), Bouira (Algérie).  
**Conférences.** — L'abbé de Broglie : rupture entre le judaïsme et le christianisme (église des Carmes). — Ex-père Hyacinthe : le royaume de Dieu dans la vie future (chapelle Taitbout).  
**Congrès socialistes.** — Troisième congrès départemental de l'Aube (à Troyes, 2 jours).  
**Expositions des Beaux-Arts.** — A Florence (par la Société des Beaux-Arts de cette ville; du 21 décembre au 28 février).  
**Anniversaires.** — Célébration de l'anniversaire de la naissance du roi de Grèce (1843) et de celle de l'impératrice d'Autriche (1857).

**LUNDI, 25 DÉCEMBRE**

**Fêtes à souhaiter.** — MANASSE. — LAVINIE, ISEULT, ISOLETTE.  
**Courses de chevaux.** — A Nice.  
**Solennités religieuses.** — Fête de Noël (nativité de Notre-Seigneur Jésus-Christ). A Saint-Eustache, messe de minuit avec orchestre. Grande fête en Angleterre et dans les pays protestants.  
**Généraux ayant atteint la limite d'âge.** — Général Villain (9<sup>e</sup> corps, infanterie).  
**Théâtres.** — Soirée d'abonnement au Vaudeville : la Parisienne.

**MARDI, 26 DÉCEMBRE**

**Fêtes à souhaiter.** — ETIENNE. — ETIENNETTE.  
**Solennités religieuses.** — Fête de saint Etienne, premier martyr.  
**L'arbre de Noël.** — Fête de l'arbre de Noël organisée par l'Association générale d'Alsace-Lorraine en faveur des enfants des Alsaciens-Lorrains (1 heure, Cirque d'Hiver).  
**Conférences et cours.** — M. Pierre Laffite : histoire générale des sciences (collège de France, 1 h. 1/2). — M. Paul Leroy-Beaulieu : économie politique (id., 3 h. 1/4). — M. G. Ville : physique végétale (Muséum d'histoire naturelle, 3 heures).

— M. Francisque Sarcey : conférence littéraire (3 heures, théâtre d'Application).  
**Bank Holiday.** — Fête légale (fermeture de la Bourse) en Angleterre.

**MERCREDI, 29 DÉCEMBRE**

**Fêtes à souhaiter.** — JEAN. — OLINDE.  
**Solennités religieuses.** — Fête de Saint-Jean, apôtre et évangéliste. — Adoration perpétuelle (jusqu'à 29) à l'église de Saint-Len.  
**Conférences.** — Dr Hettich : vieille pharmacopée (Union des Femmes de France, 4 heures, 29, Chaussée d'Antin). — M. Pierre de Lano : la cour de Berlin (2<sup>e</sup> matinée d'abonnement du théâtre d'Application). — M. H. Durville : histoire de la polarité (Ecole pratique de magnétisme, 8 h. 1/2 du soir, 23, rue Saint-Merri). — M. F. Brunetière : Bossuet, sa vie et ses œuvres (Sorbonne, 2 heures). — M. Anlard : constitution de l'an VIII (id., 3 h. 1/2). — M. d'Arsonval, suppléant de M. Brown-Sequard : question de médecine (Collège de France, 4 h. 1/2). — M. Gaston Paris : littérature française du moyen-âge (id. 10 h.). — M. E. Desmoulin : les Sociétés de l'Occident (Société de la science sociale, hôtel de la Société de géographie, bd Saint-Germain). — M. Louis Courajod : la sculpture du moyen-âge, de la Renaissance et des temps modernes (Ecole du Louvre, 10 h. 1/2 du matin).  
**L'École des Beaux-Arts.** — Rendu du concours Godebœuf (de 10 h. à midi).  
**Examens et concours.** — Examens semestriels des classes du Conservatoire : solfège (dictée et théorie) pour la classe des instrumentistes. — Concours pour l'emploi de percepteur surnuméraire dans la Creuse (préfecture du Guéret).  
**L'affaire d'Aignes-Mortes.** — Dernier renvoi devant la cour d'assises d'Angoulême (les débats dureront quatre jours).  
**Anniversaires.** — Célébration de l'anniversaire de la naissance de M. Pasteur (1822).

**JEUDI, 28 DÉCEMBRE**

**Fêtes à souhaiter.** — LIBERT, CATON. — LÉLIA.  
**Tir.** — A Saint-Denis (tir régional).  
**Solennités religieuses.** — Fête des SS. Innocents.  
**Examens semestriels des classes du Conservatoire.** — Solfège (dictée et théorie) pour la classe des chanteurs.

**A la chambre de commerce.** — Assemblée générale des membres de la Société d'encouragement pour le commerce français d'exportation (3 heures).  
**Théâtres et concerts.** — Matinée musicale de M<sup>o</sup> Ambre (Théâtre d'Application). — Soirée gauloise d'Octave Pradels (même local).  
**Conférences et Cours.** — M. Lavisse : Etude du règne de Louis XIV (Sorbonne, 10 h. du matin). — M. Lemonnier : Transformation de l'art français par la Renaissance au seizième siècle (id., 3 heures). — M. Fourcaud : Esthétique et histoire de l'art (Ecole des Beaux-Arts, 3 heures).

**VENDREDI, 29 DÉCEMBRE**

**Lever du soleil :** 7 h. 56. — **Coucher :** 4 h. 9.  
**Fêtes à souhaiter.** — AUDOIN. — FLAVIENNE.  
**Solennités religieuses.** — Fête de saint Thomas de Cantorbéry, évêque et martyr. — Commencement du sabbat israélite : 4 h. du soir.  
**A l'École des Beaux-Arts.** — Jugement du concours Godebœuf (1 h.).  
**Théâtres.** — Première soirée classique du Théâtre d'Application (élèves de comédie et d'opéra-comique du Conservatoire). — La Parisienne au Vaudeville (pour la dernière fois en soirée d'abonnement).  
**Conférences.** — Capitaine Godard, du 26<sup>e</sup> bataillon d'artillerie à pied : Etude sur le tir de côte) le soir au Cercle militaire, par la Société de tir au canon; officiers de la réserve et de la territoriale invités). — M. Larroumet : Histoire du développement de la littérature romantique en France au dix-huitième et au dix-neuvième siècles (Sorbonne, 4 h.). — M. A. Béchoux, professeur à la Faculté de Lille : Série de conférences sur les revendications ouvrières en France, d'après la science sociale (4 h.), Société d'économie sociale, 54, rue de Seine). — M. Alexandre Bertrand : Archéologie nationale (Ecole du Louvre, 10 h. 1/2 du matin).  
**Anniversaire.** — Célébration de l'anniversaire de la naissance (1809) de M. Gladstone et de celle (1843) de la reine de Roumanie (Carmen Sylva).  
N. B. Dans le cas où des modifications seraient apportées à la dernière heure au programme ci-dessus, nos lecteurs en trouveraient le détail à la fin du journal.